



34938

PANÉGYRIQUE

DE

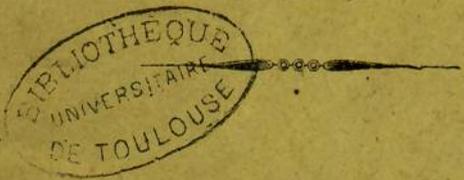
SAINT BERTRAND,

ÉVÊQUE DE COMMINGES,

Adressé à la paroisse de l'Isle-Jourdain,
pour le jour de sa fête,

PAR

M. ARMAND DE CAHUZAC, Prêtre.



TOULOUSE,

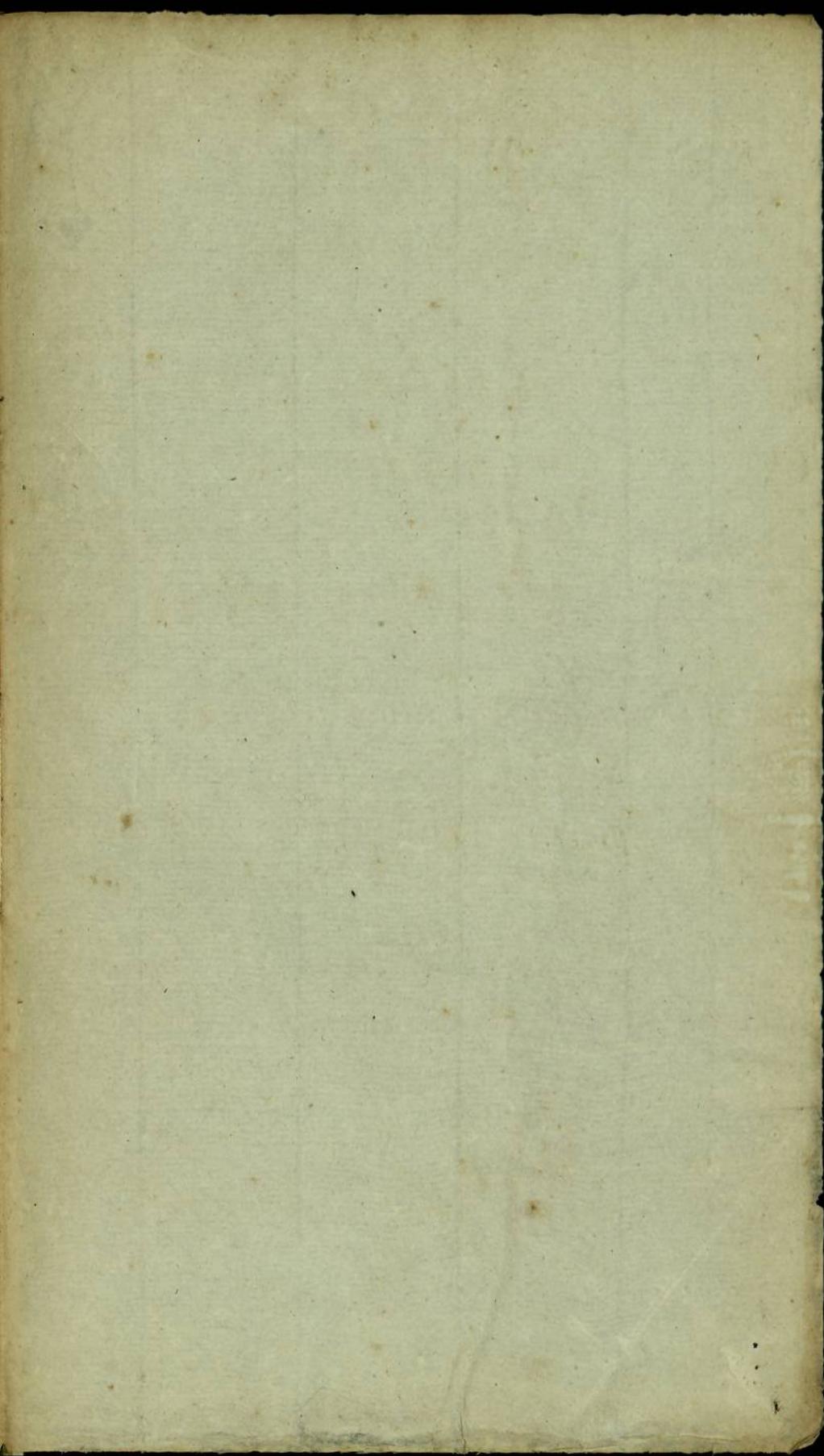
IMPRIMERIE DE J.-M. CORNE,

RUE PARGAMINIÈRES, N.º 84.

1855.

34535





Res 34535

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE BERTRAND,

ÉVÊQUE DE COMMINGES.

PANÉGYRIQUE

DE

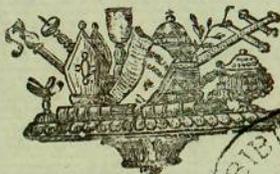
SAINT BERTRAND,

ÉVÊQUE DE COMMINGES,

*Adressé à la paroisse de l'Isle-Jourdain,
pour le jour de sa fête,*

PAR

M. ARMAND DE CAUZAC, Prêtre.



TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE J.-M. CORNE,

RUE PARCAMINIÈRES, n.º 84.

1835.

PANÉGYRIQUE
DE
SAINTE BERTRAND,

ÉVÊQUE DE COMMINGES.

Perfectus sit homo Dei, ad omne *bonum*
opus instructus.

II. TIM. III.

MES FRÈRES,

Il m'est impossible de prendre la parole pour vous faire connaître le grand Saint dont vous célébrez la fête avec tant de joie et de dévotion, sans établir un rapprochement entre le siècle où il a vécu, et le nôtre; car il présente à mon esprit un contraste entre la situation des Chrétiens à deux époques séparées entr'elles par plusieurs siècles. J'admettrai facilement, mes Frères, que vous l'emportez sur les contemporains de ce saint évêque, sous le rapport de la culture de la terre, du bien-être de la vie et de la civilisation exté-

rieure; mais ils vous surpassaient par la profondeur de la foi, la piété, l'obéissance à l'Eglise, et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la solidité dans l'ordre politique; et même au milieu du désordre, des vices, des passions qui existaient lorsqu'il parut, on voit, par la suite de sa belle vie, ce que purent opérer ses vertus, ses discours et son autorité, pour rétablir l'ordre, triompher des erreurs, comprimer les vices et faire fleurir la piété, régner la discipline, et porter les pécheurs à la pénitence. Et quel était le levier avec lequel saint Bertrand opéra un si heureux changement? La foi qui sommeillait, et qu'il sut réveiller; quelle fut l'arme dont il se servit pour combattre les ennemis de Dieu? Le glaive de la parole divine; et quelle puissance employa-t-il pour triompher de ses ennemis? L'autorité pontificale ou apostolique, ou la grâce de Jésus-Christ dans les saints sacrifices qu'il offrait en son nom à la très-sainte et très-auguste Trinité. Or, je vous le demande, mes Frères, croyez-vous que si un tel homme paraissait à présent parmi nous, il aurait le même succès, et qu'il opérerait les mêmes prodiges dans la conversion des âmes? Et si vous répondiez affirmati-

vement , vous ne changeriez pas ma conviction , et je vous accuserais de ne bien connaître ni le temps , ni les hommes au milieu desquels vous vivez ; mais vous êtes trop convaincus du contraire , pour ne pas convenir que d'aussi grandes vertus , qu'on louerait sans doute , obtiendraient un moindre résultat avec de plus grands efforts , triste vérité qui s'accorde mal , sans doute , avec la joie de la fête , mais qu'il vous importe d'entendre pour ne point vous faire illusion , et vous persuader que nous sommes ou plus grands que nos ancêtres , ou dans une meilleure voie qu'eux ; et si je parviens , par ce discours , à vous en convaincre , cette vérité , qui vous aura d'abord humiliés et attristés , servira à vous faire rechercher les biens de la foi avec plus de simplicité , d'ardeur et d'empressement , parce que vous aurez compris dans la vie de saint Bertrand , que d'abord il en a retiré plus d'avantages pour son âme que de sa naissance , plus de véritable gloire que de l'éclat militaire , et plus d'autorité que du pouvoir pontifical dont il fut revêtu , quoiqu'il l'ait honoré par sa piété , et que la mitre qu'on plaça sur sa tête n'ait été que le symbole précurseur de cette couronne d'or

qui brille maintenant sur son front dans les voûtes célestes; et si la foi l'a fait si grand, elle peut produire en vous des effets également considérables, puisqu'elle est le principe de la vie spirituelle, la source d'une eau intarissable, *justus ex fide vivit*; et comme saint Bertrand l'a plus appréciée que tous les autres biens, il a su encore en faire servir les lumières ineffables à connaître de quelle manière les dons naturels, les biens de ce monde, les avantages dont il jouissait par sa naissance, pouvaient contribuer à la gloire de la majesté divine qui l'en avait enrichi avec tant de libéralité; de sorte qu'il fut à la fois le modèle des pauvres par sa justice, l'exemple des riches par sa générosité, et le type des pontifes par son amour de la discipline et sa charité pastorale. Nous pouvons donc apprendre de lui, qui que nous soyons dans cette enceinte, quel usage il faut faire des biens de la nature; comment on peut acquérir, accroître et conserver ceux de la grâce, et entrer dans le dessein de Dieu pour le glorifier ici-bas, afin d'être à notre tour glorifiés par Jésus-Christ:

Jean XII. *si quis honorificabit me, honorificabit eum pater meus.* Et si son siècle eut des avan-

tages que le nôtre sache apprécier, avec ces richesses que nous faisons servir à la vanité, avec ces talens et ces lumières des choses temporelles qui ne sont employés qu'à notre ruine, mieux instruits par la foi, éclairés par l'exemple de saint Bertrand, il nous sera possible d'acquérir ce qui nous manque, de retrouver ce que nous avons perdu, l'amitié de Dieu, et de le glorifier autant qu'il le fut dans un siècle d'ignorance, et, enfin, de n'avoir rien à envier au temps passé, puisque les vertus des saints revivront sur la terre, que les institutions qui favorisèrent leur piété seront rétablies, et que leur protection nous est assurée aujourd'hui comme autrefois. Esprit de saint Bertrand, soufflez sur les pauvres dont il fut l'ami, sur les riches dont il fut la gloire, et sur les prêtres dont il fut l'honneur, afin que Dieu, ce Dieu si grand et si bon, soit aussi bien servi dans ce temps, ainsi que jadis; car, comme il est éternel, tous les siècles doivent travailler à sa gloire, et parce qu'il est le père de toutes ses créatures, chacune doit lui apporter l'humble et modique tribut de son hommage, le vœu expressif de son amour, un désir que lui seul peut former et rendre

toujours plus vif, toujours plus noble ; et si la fête de ce jour amenait un tel résultat, la sainte Vierge, protectrice de saint Bertrand, se réjouirait de la gloire qu'aurait acquis ce saint pontife plusieurs siècles après sa mort, par le récit simple et modeste de sa vie, et les grâces qu'il sollicite pour vous du Saint-Esprit, parce que vous êtes son troupeau chéri et ses enfans bien-aimés, attentifs à l'invoquer, et pleins de foi en sa protection.

Ave, Maria.

De la foi de saint Bertrand dans sa jeunesse.

Dieu, auteur de tout bien excellent, voulant montrer aux hommes la prééminence, la toute-puissance et la perpétuité de la foi, ne s'est pas contenté de manifester les avantages temporels et passagers de cette belle vertu, il a encore voulu que tous les âges, tous les siècles fussent à même de juger qu'il y avait eu

Act. vi. jadis des hommes du bon témoignage, *virī boni testimonii*, et pleins de foi ; et cette foi, qui avait si puissamment opéré en eux pour les

transformer en des êtres tout nouveaux; cette foi, vive, vivifiante, qui, par eux, avait converti les pécheurs à la pénitence, agissant encore sur d'autres hommes plusieurs siècles après leur mort, attirait la grâce du ciel, et obtenait des secours extraordinaires à ceux qui, avec moins de vertu, avaient cependant confiance à l'intercession de ces amis de Dieu; et le cours de ces grâces venant à se perpétuer dans la suite des siècles, confirmait tout ce que l'histoire rapportait de la vie merveilleuse de ces saints personnages, Dieu s'étant, pour ainsi dire, engagé à ne rien refuser de ce qu'on lui demanderait en leur nom, parce qu'ils avaient versé leur sang pour lui, ou contribué à le glorifier sur la terre: puissance de la prière, vous vous unissez donc étroitement à celle de la foi; la foi éclaire l'esprit, vivifie le cœur de l'homme; mais quand elle s'unit à la prière, elle pénètre dans le ciel, apaise la colère du Père infiniment juste, désarme le Fils, déchire la sentence terrible écrite par lui dans le livre de la mort, et rend l'Esprit saint favorable à ceux qui lui résistaient, et réjouit les anges nos amis.

Qui eût pu penser, mes Frères, lorsque le

noble comte de l'Isle, Otton Raymond (1), et Emme, fille de Guillaume dit Taillefer, comte de Toulouse, reçurent avec joie, dans leurs chastes bras, ce petit enfant nommé Bertrand, au château d'Iction, qui naissait pour votre bonheur, autant que pour sa gloire; qu'y a-t-il, en effet, de commun, sous le rapport temporel, entre lui et vous? Vous vivez, il est vrai, sur le même sol; vous foulez la même terre, vous respirez le même air; mais ce château où il naquit n'existe plus, et la ville que vous habitez n'était pas encore fondée. Depuis huit siècles les familles ont tellement changé dans cette contrée, emportées par les guerres et les révolutions, qu'il est infiniment probable que vos ancêtres n'habitaient pas le lieu où naquit saint Bertrand, et que, sous plus d'un rapport, vous lui êtes étrangers; qui a donc établi entre vous et lui une filiation spirituelle? comment est-il devenu votre père, et qui vous a fait désirer d'être au nombre

(1) Otton, et non Atton Raymond, suivant Catel, 1050, Hist. des comtes de Toulouse; on ignore le nom de cette fille du comte de Toulouse, mère de saint Bertrand.

Le père Ange, dans son Hist. générale des pairs de France, lui donne le nom d'Emme, par conjecture.

de ses enfans ? C'est la foi qui porta, il y a cent ans, vos véritables ancêtres à réclamer une des reliques de ce Saint, né sur cette terre, où, depuis cette époque, il a reçu un culte digne de lui; et la foi est encore de toutes les choses qui existaient alors, le seul monument qui n'ait pas éprouvé de changement. Les lois, les mœurs, les usages ont pris de nouvelles formes; où est, je vous prie, ce monastère de la Case-Dieu (1), situé aux confins du diocèse d'Auch, fondé, sans doute, par les disciples de saint Benoît, dont parle la légende de saint Bertrand, et qui est comme inconnu aux géographes modernes? C'est pourtant là que fut conduit saint Bertrand après avoir sucé le lait de la foi dans une famille chrétienne, et qu'il eut été initié aux usages de l'Eglise par son vertueux oncle, Guillaume I.^{er} (2),

(1 et 2) Guillaume-Bernard de Montaut, qui, avant d'être archevêque d'Auch, avait été abbé ou prieur de Saint-Orens, et, comme la Case-Dieu, de l'ordre des Prémontrés, n'a été fondée qu'en 1135, il est probable qu'il faut lire Saint-Orens, au lieu de la Case-Dieu qui n'existait pas dans la jeunesse de saint Bertrand. V. Gall. Christ., tome 1, art. d'Auch.

Guillaume III d'Andelize, ou d'Audoufielle, de la même famille de Montaut, neveu de saint Bertrand, archevêque d'Auch, fit travailler à la vie de son oncle, par

archevêque d'Auch, prélat fort distingué, soit par ses vertus, soit aussi par sa régularité. L'amitié éclairée qu'avait pour son neveu ce bon archevêque, et les heureuses dispositions qu'il découvrit en lui, l'engagèrent à compléter l'éducation de cet enfant, précieux devant Dieu, et cher à son cœur, en ne lui laissant ignorer rien de ce qui composait alors l'ensemble et le domaine de la science tant humaine qu'ecclésiastique; et comme la discipline monastique de saint Benoît était en pleine vigueur dans ce monastère, ce qui suppose qu'il y avait des hommes d'une vertu éprouvée, d'une piété consommée et d'une charité parfaite, l'âme de saint Bertrand, bien loin d'être distraite par les divertissemens si ordinaires à nos écoles modernes, s'ouvrit à tous les sentimens de piété, d'amour et de reconnaissance qui, par des liens aussi forts, qu'ils sont pleins de douceur et de charmes dès qu'on les a goûtés, l'unissent intimement à Dieu: *videte et gustate quam suavis Dominus*; et c'est dans l'enfance, quand elle est encore neuve et inno-

Ps.
xxxiii.

Vital, notaire apostolique, et ses informations servirent au procès de la béatification. V. Gall. Christ., tome 1, art. Comminges.

cente , que doit se former cette alliance étroite entre elle et Dieu : l'âme est-elle innocente , aucune passion ne fait ombrage à un Dieu jaloux ; est-elle neuve dans la science de la vie et le goût des plaisirs , l'âme va droit à ce Dieu , source des plus pures délices , et il ne s'établit en elle ni comparaison avec des plaisirs sensuels qu'elle n'a point connus , ni de retour à des joies naturelles ou des satisfactions frivoles que l'âme procure aux sens pour leur plaire , dont ils ont soif , parce que la volupté propre à chacun s'est éveillée de bonne heure , et qu'ils ne sont contens et heureux qu'autant qu'on leur présente chaque jour de quoi satisfaire leur appétit ordinaire , et de plus piquans et de plus raffinés à mesure que s'émeuse la sensibilité naturelle ; or , l'âme , dans cet état de pureté où était saint Bertrand , ne les désire point , et parce que elle vit en paix au dedans d'elle-même , elle n'éprouve pas ces désirs inquiets , symptômes précurseurs d'une passion qui va bientôt troubler sa paix , dissiper ses forces , et la priver de l'amour de Dieu qui faisait ses charmes , quoiqu'il ne fût encore que dans son germe : c'est bien là le cas de s'écrier avec l'auteur

Cant. III. du Cantique: *Adjuro vos filiæ Jerusalem per capreas , cervesque camporum ne suscitatis, neque evigilare faciatis dilectam donec ipsa velit.*

Combien cette époque de la vie est délicate et précieuse pour l'âme , si l'on peut écarter d'autour d'elle tout ce qui éveille l'appétit sensuel qui irrite le sens en le portant vers ce qui tue l'âme, en même temps qu'on la pénètre d'un vif amour , vif sans doute , mais qui n'est pas fort pour une beauté invisible, surnaturelle, qui laisse le sens en paix , et ne réjouit que le cœur , parce qu'il n'y a que le cœur qui soit vide, et qu'il est urgent de s'en emparer, tandis que chaque sens, si on l'éveillait , volerait rapidement vers l'objet de son activité, et rapporterait aussi promptement à l'âme le suc empoisonné qu'il aurait savouré , et le dard meurtrier dont il aurait été percé ! Sommeil des sens , pourquoi ne vous prolongez-vous pas jusqu'à ce que cet admirable voleur se soit rendu maître du cœur , de la volonté , afin de maîtriser l'imagination ; la mémoire et les sens extérieurs ? Saint-Bertrand eut ce bonheur , et Dieu s'empara de son cœur , dirigea sa volonté , ferma les portes des sens , et régla en lui les facultés

de l'esprit. Le second avantage que trouva saint Bertrand dans ce monastère de la Chaise-Dieu , fut la connaissance des grands mystères de notre sainte Religion, qu'il puisa dans ces sources si pures et si cachées , parce qu'elles sont couvertes d'un nuage impénétrable à des esprits grossiers , à des yeux sensuels ; n'est-ce pas , en effet , dans la solitude que les grands docteurs de l'Eglise, les saints pontifes, les deux Grégoires de Nazianze et de Nysse , saint Basile , saint Jean-Chrysostôme, se sont préparés à remplir les saints ministères et les hautes fonctions que Dieu leur réservait ? Où peut-on mieux étudier et prier que dans la solitude , et sous les yeux de ces hommes tout entiers consacrés à l'Eternel , occupés le jour et la nuit des pensées éternelles , élevant leur esprit vers ce Dieu incompréhensible, existant partout, et partout invisible , pour ennoblir leur intelligence , et lui donner la force de distinguer l'erreur de la vérité , et de préférer toujours les vérités transmises par la tradition , aux opinions nouvelles qu'enfante, pour se complaire, l'esprit humain , et dont chaque siècle abonde , en même temps qu'ils ont soin de purger leur âme des vices et des suites des passions, pour

que l'amour de Dieu puisse y allumer ses feux sacrés ? Heureuses les générations qui comprennent l'utilité de pareilles écoles ! Et nous devons dire à la louange du siècle de saint Bertrand , qu'on était alors fort occupé à les multiplier , tandis que de nos jours on craint d'en laisser subsister quelqu'une qui ait échappé à cette manie de destruction qui agite et bouleverse tous les esprits. L'enseignement des sciences , ou , si l'on veut , de la rhétorique , de la philosophie et des élémens des mathématiques , se trouvait joint à l'étude de la théologie , de l'Écriture et des Pères : nous conviendrons que c'était peu pour la science humaine ; mais , enfin , on s'élevait par là au niveau de la science philosophique d'Aristote et de Platon ; c'est assez pour qu'on ne traite pas ces hommes de barbares , et que nous ayons en honneur des monastères où , pendant plusieurs siècles , furent conservées les archives de l'esprit humain , et ses plus nobles productions préservées de la ruine et de l'oubli. Il vous paraîtra peut-être singulier , mes Frères , qu'après avoir terminé de semblables études en un lieu si saint , le jeune Bertrand soit rentré dans le sein de sa famille , et qu'il ait embrassé la carrière mili-

taire (1); sans doute qu'il ne se crut pas encore appelé au service de Dieu; d'ailleurs, la manière dont on faisait alors la guerre sous la constitution féodale, rendait ses engagemens de bien courte durée; au printemps on réunissait les vassaux, et à la fin de l'automne chacun retournait dans ses foyers. Saint Bertrand acquit bientôt une grande réputation de bravoure; il conserva sa vertu et sa piété au milieu du désordre des camps (2). Je ne vous entretiendrai point de ses exploits, ou de ses entreprises militaires, car ses historiens ou ses panégyristes ne nous en disent rien de positif. On ne sait avec qui et contre qui il fit la guerre, ou dans quelle contrée; on peut, toutefois, présumer qu'il épousa les querelles des comtes

(1) Mais cela était conforme aux mœurs du temps; on envoyait de jeunes gentilshommes passer quelques années dans un cloître pour s'y former à la piété, et s'instruire des vérités de notre sainte Religion; les exemples n'en sont pas rares dans l'histoire de ces temps.

(2) Il imita ces pieux guerriers dont parle l'Écriture, et en particulier le centurion Corneille de la cohorte italique, qui était, disent les Actes des Apôtres, un homme religieux, craignant Dieu, ainsi que toute sa maison, faisant beaucoup d'aumônes aux pauvres, et adonné à une prière continuelle, et *deprecans Deum semper*. Actes x.

de Toulouse , dont celui de l'Isle était vassal ; on ne sait pas non plus combien d'années il passa dans cette vie militaire. Si je parlais d'un homme du monde , ces lacunes seraient d'une grande importance ; mais dans la vie de ce saint , elles sont de peu de prix , et nous ne saurions nous arrêter à des conjectures , lorsque les autres époques de sa vie nous offrent une si ample moisson de faits , de souvenirs et de leçons chrétiennes.

Ce fut probablement à la fin d'une de ces expéditions , que la grâce , parlant au cœur du jeune Bertrand , il résolut de se consacrer entièrement à Dieu ; et la Providence , secondant de si beaux sentimens , le fit entrer dans un chapitre où tout était disposé pour l'instruire et le former à la piété , et au grand ministère qu'il devait , plus tard , remplir avec tant d'éclat et de fruit pour les âmes.

Les circonstances ne pouvaient pas être plus favorables pour lui. Isarn , évêque de Toulouse , prélat animé d'un grand zèle pour la gloire de Dieu et l'avancement spirituel de son clergé , venait d'engager les membres du chapitre de sa cathédrale à se soumettre à la règle des chanoines réguliers de saint Augustin , qui avait

été introduite en plusieurs lieux avec beaucoup de succès. Saint Eusèbe de Verceil en Italie , et saint Chrodegand à Metz , étaient , pour l'occident , les auteurs de cet heureux changement ; ils imitaient en cela l'exemple de saint Augustin , qui avait réuni les clercs de son église en communauté ; leur monastère était fermé aux séculiers , et surtout aux femmes. A Metz , on suivait , autant que possible , la règle de saint Benoît ; les chanoines étaient de véritables moines tout occupés de Dieu et du service de l'église cathédrale ; ils vivaient en commun , et avaient fort peu de rapport avec le monde. La réputation de sainteté de Bertrand de l'Isle fixa sur lui les yeux de l'évêque de Toulouse , et il s'estima heureux de pouvoir admettre dans son chapitre , ainsi constitué , un jeune homme qui , par sa naissance , sa doctrine et sa piété , exciterait une noble émulation , et soutiendrait la ferveur des autres chanoines ; il lui en donna solennellement l'habit , et ses espérances ne furent point trompées. Saint Bertrand trouvait dans ce chapitre cette même règle de saint Benoît qu'il avait connue et presque pratiquée à la Chaise-Dieu ; elle n'était donc pour lui ni difficile , ni nouvelle ; aussi se fit-il bientôt remarquer

par son zèle, sa régularité, son austérité, sa piété. Heureux temps où l'Eglise, soumise au pouvoir temporel, était cependant libre de faire de si belles institutions pour le service des cathédrales, et où l'amour de Dieu peuplait les chapitres de chanoines que la vie commune n'effrayait point, et qui se réjouissaient d'être séparés du monde pour lequel ils priaient ! Et toutefois les rois, les empereurs, les nobles, assistaient souvent à l'office canonial, non pas, comme vous pourriez le croire, aux grands jours de fête, mais les jours ordinaires, et nous ne saurions nous empêcher, par l'amour de l'Eglise qui nous anime, de désirer qu'à son tour cette savante et pieuse Eglise de France qui a fait tant de bien à notre chère patrie, jouisse aussi de la liberté de se réunir, et de faire revivre les anciennes institutions des saints évêques saint Augustin, saint Eusèbe et saint Bertrand. Et quand nous vous parlons d'un chapitre, mes Frères, nous savons bien que nous renouvelons vos regrets sur celui qui faisait votre gloire, et dont le souvenir est gravé dans l'esprit de ceux qui ont assisté à ces fêtes, et dont le nombre diminue chaque jour : le bel ordre qui règne dans vos cérémonies est un monument précieux, reste

de la tradition de ce qui se faisait quand le chapitre était dans sa ferveur et au grand complet. L'espérance d'un avenir plus heureux que le présent fait partie des vertus du Chrétien , adoucit les regards que l'on jette sans amertume sur le temps passé ; ce qui eut un commencement peut se renouveler , et ce qui a été détruit presque sous nos yeux , il n'est pas impossible de le voir revivre. La piété des peuples s'édifiait ; et les jours de fêtes étaient des jours de gloire pour les Chrétiens pleins de foi , qui chantaient avec la ferveur de la piété et l'accent de la reconnaissance , les mystères d'un Dieu trois fois saint , et les victoires du divin fondateur de l'Eglise , qui a tiré les hommes de la servitude du péché , et les a appelés à servir avec joie , avec liberté , la majesté divine auparavant inconnue et outragée dans le monde. Un Dieu éternel doit être éternellement loué , et la prière continuelle est l'action de grâces qui lui est à la fois la plus agréable et la plus précieuse à ses yeux. Témoin et bon juge des vertus de ce pieux chanoine , l'évêque ne borna pas ses bienfaits à ce titre honorable , il voulut employer sa sagesse dans le conseil , et ses lumières pour inspecter son diocèse ; il l'éleva à l'archidiaco-

nat, qui était une des premières dignités du chapitre. Par ce titre, vous ne devez pas seulement entendre une dignité supérieure à celle des chanoines, mais des fonctions très-importantes, remplies aujourd'hui par ce qu'on appelle les grands-vicaires. L'archidiaque est l'œil de l'évêque ; il a une grande autorité pour réformer dans son district ce qui est contraire aux canons et aux lois de l'Eglise : cette autorité est le propre de sa charge ; il doit instruire, prêcher et corriger les abus. Saint Bertrand s'approchait ainsi, par degrés, de l'autorité épiscopale ; il se formait à ces devoirs de pasteur, sous les yeux d'un véritable successeur des apôtres ; il le soulageait dans ses fonctions, l'accompagnait dans ses courses, le suppléait en certains cas, et il accroissait ainsi, à son insu, ses mérites devant Dieu, ses droits à l'estime des Chrétiens, à leur reconnaissance, à leur amour. Modèle des chanoines, des archidiacres, encore un pas de plus, et il sera en position de devenir le modèle des évêques. Voyons, mes Frères, après un instant de repos, si ses vertus seront au-dessous de ce fardeau immense de l'épiscopat, des devoirs qu'il impose, et si, après nous être édifiés du récit de ses vertus, en

quelque sorte privées, nous pouvons approuver le choix du peuple de Comminges , le féliciter d'avoir trouvé cet homme parfait de Dieu , prêt à toute bonne œuvre ; et quelle œuvre plus excellente que celle de l'épiscopat ! *Ad omne* ^{1.} *opus instructus, si quis episcopatum desiderat , bonum opus desiderat.* ^{Tim. II.}

II. Sagesse admirable de saint Bertrand dans l'épiscopat. — Combien durent être pénibles et douloureux les adieux de saint Bertrand à son évêque, qui le tenait en une si haute estime ; à ses confrères, qui s'édifiaient avec lui, et trouvaient en lui un modèle de piété, et des consolations dans leurs peines d'esprit ; aux fidèles, qu'il fortifiait par sa parole , éclairait par ses avis et secourait dans le malheur ! Il me semble entendre les hommes du peuple se dire l'un à l'autre, avec émotion et la larme à l'œil : Nous ne verrons plus ce pieux chanoine ; nous n'aurons plus désormais l'appui de ce grand archidiacre , la voix de cet éloquent prédicateur qui nous parlait avec tant de force de la fuite, de l'horreur du péché, avec tant de douceur de la miséricorde de Dieu , et avec une si grande ferveur de l'amour de Jésus-Christ dont il était si vivement pénétré ; il ne parcourra plus nos cam-

pagnes , ne visitera plus nos cabanes : qui nous défendra donc contre l'oppression des riches seigneurs ? qui nous soulagera dans la misère ? qui fera disparaître les fléaux de Dieu ? qui chassera le démon ? qui , enfin , nous aidera à mourir avec courage , avec l'espérance d'une vie meilleure ? Et chacun racontait les grâces qu'il en avait reçues , les paroles qu'il avait retenues : ne pourrait-on empêcher son départ , et nous épargner une si cruelle séparation ? Vains regrets , inutiles efforts ! il fallut céder à la voix de Dieu qui l'appelait à Lion de Comminges , pour y faire un bien plus considérable , et remplir un ministère d'une plus haute importance. Maintenant que depuis tant de siècles ces larmes du peuple de Toulouse sont séchées et leurs regrets ensevelis dans la tombe , et que nous pouvons juger cette dernière époque de la vie de saint Bertrand , il est pour nous évident que si plusieurs bons prêtres de Toulouse pouvaient le remplacer dans ses fonctions de chanoine et d'archidiacre , nul autre que lui n'eût pu opérer à Lion de Comminges le bien qu'il y fit , et remplir avec tant de perfection la mission apostolique que Dieu lui préparait en cette contrée.

Otger, évêque de Comminges (1), venait de mourir, et laissait après lui un vaste champ à cultiver et une grande moisson à recueillir ; le clergé et le peuple de ce diocèse, qui avaient sans doute été frappés des grandes choses qu'on racontait de saint Bertrand, dont quelques-uns l'avaient vu et entendu, le choisirent pour leur pasteur, et malgré la répugnance de saint Bertrand à occuper un poste dont il se croyait indigne, il dut faire ce sacrifice à l'Eglise, et se charger d'un emploi aussi périlleux, d'un fardeau si redoutable : ainsi, mes Frères, l'humilité a ses limites ; elle cède à l'obéissance et au bien général, et ne permet pas que l'Eglise soit privée des lumières que Dieu donne à ses mi-

(1) Suivant Baillet, 1076, il reste bien quelques doutes sur cette date : car si l'on fait naître saint Bertrand en 1049 ou 1050, il n'eût eu que 26 ans lorsqu'on le sacra évêque de Comminges, et cependant à cet âge il aurait déjà été militaire, chanoine et archidiacre de Saint-Etienne, ce qui est difficile à croire. De nouvelles recherches pourront éclaircir ce fait ; la vie d'un tel saint est assez importante pour qu'on ne regarde pas comme perdu le temps que cet examen peut employer. L'Histoire du Languedoc, tome 2, la reculerait encore ; car ce ne serait qu'après 1078 qu'il eût pu être évêque de C., puisqu'en cette année 1078, il se tint un concile auquel assista un évêque de Comminges. Voy. Hard. Concil. T.

nistres, non pour leur satisfaction particulière , mais pour l'utilité commune. Saint Bertrand se disposa donc , avec sa piété et une plus grande ferveur , au sacre épiscopal qui eut lieu dans la cathédrale d'Auch, et qu'il reçut des mains de ce même oncle Guillaume I.^{er} qui avait eu tant de part à son éducation ecclésiastique et à son perfectionnement. Quelle ne dut pas être la joie de ce vénérable vieillard , quand il posa ses mains sur cette tête si chère ! et avec quelle instance il supplia le Seigneur que celui-là fût aussi du nombre de ces pasteurs que Dieu a promis à son peuple dans des temps de grâce et de miséricorde ! Je leur donnerai , dit-il par la voie du prophète , des pasteurs selon mon cœur.

N'admirez-vous pas aussi, mes Frères, comme, par une disposition secrète de la Providence, ce nouveau pontife appartient à trois diocèses ? L'un lui a donné la naissance et l'éducation ; dans le second, il fut formé au gouvernement des âmes, et dans le troisième, il va déployer ses talens, manifester ses vertus, consommer

JeAN XVII son ministère, *opus quod dedisti mihi consummavi*, afin que, dans ces trois contrées, les hommes soient attentifs aux choses qu'il fera,

qu'ils le suivent d'esprit partout où il ira , qu'ils se réjouissent de ses succès , participent à sa gloire , et que sa puissance auprès de Dieu contribue à les guider dans la voie qui mène au ciel.

Je ne m'arrêterai pas à vous peindre la joie du peuple de Comminges quand il reçut son jeune pasteur , les honneurs qu'on lui rendit , les bénédictions qu'on attira sur lui lorsqu'il entra dans sa cathédrale presque ruinée , *benedictus qui venit in nomine Domini* ; il pouvait bien répondre comme Samuël aux gens de Bethléem : *Est ne ingressus tuus pacificus ? Pacificus* , car il venait leur apporter la paix de Notre-Seigneur , et la bénédiction avec la lumière de la vie : *qui sequitur me , non ambulat in tenebris , sed habebit lumen vitæ*. D'autres pensées doivent nous occuper ; nous avons besoin de vous exposer dans quel triste état se trouvait ce malheureux pays , pour mieux apprécier le bien que fit saint Bertrand , les talens , les vertus qui lui furent nécessaires pour lui donner une nouvelle face , une nouvelle vie , un nouvel esprit ; et c'est ici que nous apparaît la puissance de la religion de Jésus-Christ , la grandeur de ses pontifes , qui méri-

1. Reg.
xvi.

Jeanviii.

tent, à juste titre, le nom de grands hommes, lorsqu'ils ont pu, comme saint Bertrand, triompher de tant de difficultés, appeler les hommes des ténèbres à la lumière, réparer les ruines du sanctuaire, édifier de nouveau les villes, et, par de sages institutions, assurer le bien qu'ils ont fait. Ils ont plus fait encore, ils ont voulu donner aux choses humaines, par elles-mêmes si variables, si caduques, une sorte de fixité dont un saint évêque puise l'idée dans les pensées éternelles de l'Écriture, et qu'il leur communique par son union avec Dieu; en les lui consacrant et priant pour les temps futurs, afin que le bien qu'il a fait ne se perde point, et que Dieu ne se retire pas entièrement de ce peuple quand des générations infidèles se retireront de lui, et l'abandonneront pour un temps. La terre a été consacrée, bénie par leurs mains, et conserve sa bénédiction, sa consécration tant que les hommes ne la souillent point; mais qui peut bénir et consacrer d'avance les races futures? Il n'y a que Dieu seul qui puisse approuver de telles bénédictions, et ratifier les vœux des saints pontifes, pour récompenser ainsi leur fidélité, et le zèle plein de ferveur qu'ils ont eu pour sa gloire. Heureuses donc les

contrées qui ont eu de tels pontifes dont la charité éternelle, comme le Dieu qu'ils servaient, s'est étendue bien au-delà des hommes qu'ils voyaient, et qui, dans leurs sacrifices, ont compris les arrière-neveux, la postérité la plus reculée du troupeau confié à leur soin ! Ne pouvant les instruire et les vivifier, ils les ont bénis, et ont déposé dans le sein de Dieu, avec des gémissements et des larmes, leurs désirs et leurs vœux ; et nous en recueillons bien plus souvent l'effet que de nos faibles prières, quand le cœur n'est pas pur et entièrement consacré à Dieu. On nous dit, on nous reproche (1) que notre religion est une religion de douleur et de larmes. Cette parole est vraie, puisque nous avons toujours à gémir sur les erreurs de notre esprit et les crimes de nos cœurs, et les œuvres de nos mains, si souvent occupées de la vanité, c'est-à-dire, du néant ; mais le reproche est-il juste, et ne faut-il pas toujours déplorer ce qui est éternellement déplorable, la perte des âmes et leur séparation de Dieu ? Si le péché se perpétue et les entraîne de race en race, ne sont-elles

(1) Simonde Sismondi, Histoire des R. d'Italie, d'après B. Constant, tome 2, page 450.

pas toutes et d'avance destinées à pleurer et à gémir, jusqu'à ce que arrivera la destruction complète du péché ? Et puisque la religion de Jésus-Christ condamne les hommes à pleurer, qu'on nous montre une religion sans larmes, une contrée de paix et de joie, un peuple qui, exempt du péché et du malheur, n'apprenne qu'à louer Dieu sans connaître les tristes effets de la condition humaine produits par le péché d'un père commun ; mais si l'on verse plus de larmes dans l'empire de Jésus-Christ, parce que, y connaissant mieux le péché, on en redoute davantage les suites inévitables, le châtiement éternel, dans quelle autre religion trouve-t-on réunis autant de motifs de consolation et de moyens de sécher les larmes, en fondant l'espérance des joies éternelles, quand on quittera cette terre de douleur et de misère, *terram miseriæ et luctûs* ?

Telles étaient les pensées de saint Bertrand, et l'étendue des maux qu'il devait réparer n'étonna point son courage, parce qu'il avait une confiance sans bornes en celui qui l'avait envoyé, Col. iv. et qu'il disait avec l'apôtre : *Omnia possum in eo qui me confortat*. Pour le connaître et s'en faire une juste idée, laissons parler un des historiens

de sa vie , et il nous dira que sa ville principale , appelée alors le Lion de Comminges , avait été prise au sixième siècle , et qu'en punition d'avoir donné retraite à un rebelle qui avait pris les armes contre son souverain , elle fut brûlée , saccagée , détruite ; ses temples furent pillés et profanés , les prêtres tués ou dispersés. Son évêque fut chassé , et elle demeura dans ses ruines 500 ans durant , jusqu'à ce que ce serviteur de Dieu lui donna une autre forme. Le clergé ne fut pas réduit à une moindre désolation ; la longue absence de ses pasteurs avait introduit dans cette église , abandonnée pendant 200 ans , les abus de la malheureuse semence de l'homme ennemi ; la coutume de s'établir sans vocation semblait avoir prescrit contre la nécessité d'être appelé de Dieu , comme Aaron. Matth.
xiii. On ne faisait , pour ainsi dire , aucun apprentissage du plus important des états. La piété était regardée comme inutile , et par conséquent négligée , et la science si nécessaire à ceux qui doivent être la lumière du monde , avait fait place à une profonde ignorance. Ce n'était pas l'église que l'on aimait , que l'on servait , c'étaient ses honneurs et ses richesses que l'on ambitionnait ; et chacun oubliait les intérêts de

Jésus-Christ et des âmes, pour ne penser qu'aux siens propres ; les uns vivaient dans un lâche repos , les autres se perdaient dans l'embarras des affaires séculières. Le sacrement de pénitence était administré par caprice , plutôt que par charité ; les peuples vivaient sans instruction , les ministres sans régularité ; en un mot, Matth. v. le prêtre était comme le peuple, *sicut populus, sic sacerdos*, et l'on voyait partout cesel affadi, qui n'est plus propre qu'à être foulé aux pieds.

Quand le nouvel évêque eut vu toutes ces choses avec sa sagesse et sa prudence consommée, il ne se dissimula point la grandeur et l'étendue des racines du mal , et les difficultés sans nombre qu'il rencontrerait de tous côtés ; mais cette vue, qui eût ébranlé un courage ordinaire , une âme commune, ne fit que raffermir sa résolution d'y porter un souverain remède ; s'il eût voulu laisser subsister les choses telles qu'il les voyait, il eût pu mener au sein de l'opulence et des honneurs qu'on lui rendrait, une vie paisible , avoir des amis et des flatteurs qui eussent vanté sa douceur et son esprit pacifique. Il s'était , aurait-on dit, accommodé à l'esprit du temps et des hommes avec lesquels il devait vivre, et n'avait pas voulu les tourmenter par des réfor-

mes intempestives , et dans l'espoir de leur faire un bien qui durerait peu , pour qu'après lui toutes choses rentrassent dans le même état où elles étaient auparavant , et cependant il aurait excité des murmures et des haines de la part de ceux qu'on aurait voulu forcer à marcher dans une meilleure voie : tel eût été le langage de la prudence humaine , qui porte les supérieurs ecclésiastiques à laisser aux hommes leurs vices , leurs erreurs , leurs passions , afin qu'ils mènent une vie tranquille et commode au milieu de leurs désordres , et de la patience qu'on a de les tolérer , quand on devrait avoir le noble courage de les réformer.

Mais saint Bertrand considéra les choses tout autrement , et d'un plus haut point de vue , qui était le véritable ; il était trop pénétré des devoirs imposés aux Chrétiens , de la nécessité pour eux d'imiter Jésus-Christ , de pratiquer ses vertus , de régler leurs sentimens sur la vérité , de donner à leurs actions , à leurs paroles une forme de vie chrétienne , de rendre la loi divine vivante dans leur cœur , et d'offrir à la Trinité sainte un culte pur et intérieur , pour que dans leur court passage sur la terre , *tempus breve est* , ils préparent leur âme par

des travaux spirituels , et surtout par la pénitence , à mériter cette gloire immense , *immensum pondus gloriæ* , que Dieu leur destine , et que le Sauveur des hommes leur a acquis par sa passion , sa mort et les mérites infinis de sa laborieuse carrière. Il voyait pour eux le ciel ouvert , s'ils entraient dans ses desseins ; l'enfer prêt à les engloûtir , si Satan n'était pas vaincu , si leurs passions n'étaient point mortifiées , et si Jésus-Christ n'était ni connu , ni servi , ni aimé , ni glorifié en eux dans la marche rapide de leur vie. Pourquoi était-il leur évêque ? n'était-ce pas pour leur enseigner la vérité ? Il fallait donc la leur prêcher avec force à cause de sa grandeur , avec douceur et avec simplicité à cause de la faiblesse de leur esprit. Si on attaquait cette vérité , qui devait la défendre ? C'est à lui que cette gloire était confiée : comme soldat , il devait soutenir avec courage l'honneur du drapeau de Jésus-Christ , c'est-à-dire , sa croix ; comme chef d'une armée si faible , il devait la fortifier par l'exercice et la discipline avant de la mener au combat , et lui faire espérer la victoire par les succès qu'il remporterait lui-même contre ses ennemis. Modèle des vertus pour son peuple , on trouverait , en le voyant

agir , que la vertu a des charmes et des forces réunies dans un seul être , supérieure aux vices d'une multitude d'hommes conjurés contre elle , et , par son exemple , on serait porté à la trouver aimable , et à vivre sous ses sages lois.

Chef du clergé , le premier des pasteurs , il ne pouvait tolérer plus long-temps que les lois de leur condition fussent violées , et que chargés de frayer aux hommes les voies de la justice , de la sainteté même , ils fussent esclaves de Satan , indifférens au bien des âmes , et vécutent d'une manière contraire à leur profession , et totalement opposée à leurs engagemens sacrés. Placé à leur tête , il fallait que par la persuasion d'abord , et ensuite par l'autorité épiscopale qui ne devait pas être un vain épouvantail , ni un titre sans action , ils fussent amenés à une vie régulière , pieuse , chrétienne , exemplaire , et à remplir les fonctions de leur état avec cette dignité qui les fait respecter au dehors , et cette pureté de mœurs qui leur imprime un second caractère de beauté , et rend respectable le ministre qui donne à comprendre combien il est pénétré de vénération pour les choses saintes sous les voiles desquelles Dieu se cache et exerce sa vertu divine. Ces réflexions

et une foule d'autres se pressaient dans son âme, et lui montraient partout son devoir, et son bonheur attaché à la sanctification des diverses classes du peuple, l'amour d'un Dieu pour ces pauvres âmes qui le sollicitaient de travailler à leur salut sans relâche, avec courage, avec douceur, mais sans faiblesse: *Charitas Dei urget nos*. Avait-il besoin que le prophète Jérémie lui dit: Vous avez été envoyé pour détruire et pour édifier, pour arracher et pour planter; ne les craignez point, parce que j'ai mis mes paroles dans votre bouche; ne les craignez point encore, parce que c'est une maison qui m'irrite, et un peuple qui m'offense; il faut que la maison de Dieu se relève de ses ruines; il faut que les mauvaises semences, la zizanie, soient arrachées, et que le bon grain soit partout semé. Jésus-Christ lui disait: Prenez garde de mépriser un seul de ces petits: *videte ne contemnatis unum ex his pusillis*; car si vous le faisiez, il vaudrait mieux pour vous qu'on eût suspendu à votre cou une meule de moulin, et qu'on vous eût jeté dans la mer, que d'avoir à me rendre le compte rigoureux de ces âmes qui se seront perdues par votre faute.

Et quand saint Bertrand entrait dans la

dé fiance de ses forces par un profond sentiment d'humilité, qui était en lui la racine et la tige vigoureuse d'où sortaient les autres vertus, et sur laquelle elles s'appuyaient pour accomplir une œuvre aussi grande, aussi belle, où se rattachaient le salut de tant d'âmes, leur gloire future et la gloire actuelle de Jésus-Christ, ce bon maître ne dédaignait pas de le rassurer, et il lui disait avec sa douceur divine, comme jadis aux apôtres : Quand je vous ai envoyé au milieu des peuples, sans argent, sans chaussure, sans bâton, vous a-t-il rien manqué ? Non, Seigneur. Et maintenant que je vous impose une tâche plus difficile, que vous devez entreprendre une œuvre plus considérable, homme de peu de foi, pourquoi voudriez-vous que je vous abandonnasse, et que les âmes qui, par vous, doivent être sauvées, fussent plongées dans l'abîme ? Allez donc, je vous donne ma paix ; rapportez beaucoup de fruit, et que ce fruit demeure, et votre joie sera complète, parce que mon Père qui vous aime parce que vous m'avez aimé, vous accordera tout ce que vous lui demanderez en mon nom. Ainsi dans l'oraison, et une oraison pleine de ferveur et de générosité se traitait entre Dieu et saint Bertrand,

et dans un ordre dicté par la sagesse divine , tout le bien que Dieu voulait faire à ce peuple , et dont ce digne évêque recueillerait le fruit en voyant renaître la crainte de Dieu , fondement de notre salut , et croître la piété dans les âmes , qui , comme une eau pure , les arrose , et comme une huile bienfaisante , les réchauffe et les fait briller d'une splendeur nouvelle qui glorifie au dehors le Saint-Esprit qu'elles ont reçu.

Il ne suffisait pas à saint Bertrand d'avoir médité devant Dieu le bien qu'il voulait faire à son peuple , pour en recevoir une force divine dans l'opération ; il avait encore soin de communiquer ses pensées à des gens sages et prudents , pour avoir leur avis , soit sur l'objet en lui-même , soit aussi sur le temps et le mode de l'exécution ; et il est probable qu'afin d'être assuré d'avoir toujours auprès de lui de tels hommes , il en avait amené quelques-uns de Toulouse , qu'il connaissait propres non-seulement à lui donner de bons conseils , mais encore à appuyer dans le public , par leurs discours et leurs suffrages , les mesures qu'il prenait , et qui contrariant les habitudes des ecclésiastiques , devaient lui attirer des reproches

de leur part. Or , lorsqu'on voyait , d'un côté , l'évêque , et ses conseillers respectables par leur piété et leur sagesse , soutenir ce qui avait été décidé dans le conseil , et que , de l'autre , il ne paraissait pour antagonistes que de mauvais prêtres décriés dans l'opinion publique avant l'arrivée de l'évêque , le public de Comminges n'était pas si aveugle ni si injuste pour se ranger de leur parti , et murmurer contre un évêque qui ne voulait et ne faisait que le bien ; et afin de mettre le sceau divin à tant d'actes préparatoires de ses décisions , saint Bertrand célébrait et faisait célébrer le saint sacrifice pour assurer le secours de Dieu , et applanir les obstacles que la malice des hommes et la puissance du démon mettraient en avant pour empêcher la réforme de son diocèse ; la connaissance de ces trois grands moyens de communication avec Dieu , pour ne faire en tout que sa volonté , l'oraison , le conseil et le saint sacrifice , saint Bertrand l'avait reçue de l'expérience et de la science des saints ; aussi pouvait-on lui appliquer les paroles de l'Écriture sur Jacob , sur David , que Dieu était avec lui dans toutes ses œuvres , et le protégeait partout où il allait , et par conséquent le succès

couronnait ses entreprises. Il avait, comme dit saint Grégoire, *lumen in operatione*, la lumière divine intérieurement pour l'éclairer, et au dehors cette lumière brillait encore pour que les hommes vissent, louassent et approuvassent ce qu'il y avait de grand, de beau et de saint dans ses opérations ; aussi Dieu était-il de plus en plus loué, béni et aimé, quand on voyait se développer avec les années le plan de réformation conçu par saint Bertrand, et qui, sans être une invention de sa sagesse, n'était que l'application de ce qu'il avait vu de bien ailleurs, et dont il voulait enrichir un diocèse si pauvre et si négligé.

Aussi de cet intérieur si bien réglé, d'un conseil si heureusement composé, et présidé par la sagesse d'un si saint évêque, il ne sortait que des ordonnances profondément méditées dans toutes leurs parties sagement combinées, et publiées à temps et à propos ; et comme il n'y avait pas de précipitation dans les mesures, rien aussi n'obligeait de faire des pas rétrogrades, et la résistance qu'on pouvait leur opposer, prévue d'avance, était vaincue par une force et une puissance supérieure dont le principe

était dans le ciel et l'action sur la terre. Et puisque je parle, mes Frères, d'un grand, d'un saint évêque, c'est à lui, et non pas à moi qui ne suis rien devant les hommes, à instruire la jeunesse tant séculière qu'ecclésiastique, du sage emploi du temps, et du but que l'on doit se proposer dans la carrière de la vie ; et ici je signale une double erreur qui arrête le progrès du bien, et retarde les hommes dans sa jouissance ; la jeunesse mondaine consumant ses forces, énervant son corps, souillant son âme, perdant ses années à la recherche des faux plaisirs de la volupté, laisse échapper un temps précieux, irréparable pour l'étude de la vérité, et dans son illusion qu'elle déplore plus tard, mais en vain, pense qu'il lui restera toujours assez de vie pour faire le bien et goûter la vérité ; et quand l'illusion s'est dissipée, elle ne trouve que faiblesse dans sa volonté, et obscurité dans son intelligence ; son âme est abâtardie, impuisante pour le bien, et tout ce qu'elle peut désirer se réduit à ce que les hommes oublient qu'elle a vécu dans l'erreur ou le crime, et que Dieu lui pardonne les folies de la jeunesse, prolongées jusqu'à la vieillesse en faveur

de son repentir ; et cette génération s'éteint sans laisser plus de trace sur la terre que le vaisseau qui sillonne la mer , ou l'oiseau qui fend l'air ; les espérances qu'on avait conçues sur elle , sont dissipées depuis long-temps , parce que de bonne heure elle s'est ravie les moyens de faire des choses dignes de mémoire , et de l'attention de la postérité. Sans être coupable d'un si grand crime , ni aveuglée par de si funestes illusions , la jeunesse ecclésiastique , sortie du sanctuaire avec l'innocence de la vie , les talens de l'esprit et les instrumens de la science , tombe pourtant dans une erreur qui prive les hommes de grands biens , et nuit aux progrès qu'ils feraient dans la connaissance des vérités divines , et leur application aux besoins des Chrétiens ; ils ne mesurent pas d'avance la carrière qu'ils ont à parcourir ; ils ne placent pas des signaux sur ses diverses parties ; ils se défient trop du temps que Dieu leur a destiné , et ils ne combinent point les choses , leurs études et leurs travaux suivant les forces de leur âge , et contents s'ils ont rempli leurs devoirs journaliers et impérieux ; leur vie se passe aussi sans qu'ils aient laissé des traces durables de leur existence , et n'ayant pas mis

en œuvre les talens que Dieu leur donna , ils sont cause que la science de Dieu est restée stationnaire , tandis que la science des hommes , faisant toujours des progrès , l'incrédulité marche le front levé , et une science commune de la religion ne suffit pas pour ramener les hommes dans le chemin de la vérité , et fonder la science de la vie , réformer les mœurs publiques , et constituer la discipline de la société sur des bases larges , solides et inébranlables. Cette génération s'écoule donc aussi ayant fait un bien particulier , mais encourageant le reproche de n'avoir pas travaillé avec assez de persévérance au bien général et commun. La carrière de saint Bertrand , toute laborieuse et guidée par la lumière de Dieu , est là pour prémunir la jeunesse ecclésiastique contre cette dissipation du temps , et lui apprendre qu'il faut compter sur la Providence , en se proposant un but qui embrasse toute la carrière de la vie , et que Dieu donnera successivement les grâces , les moyens , les secours pour terminer heureusement ce que l'on aura sagement entrepris pour sa gloire. Il n'est pas de ce sujet de pousser plus loin cette réflexion que l'amour du bien public

m'a dictée, et que l'exemple de saint Bertrand fortifie.

Examinez donc , ô jeunes gens , les grands biens , les grâces et les dons que Dieu vous a faits ! Embrassez d'un coup d'œil la longue carrière de la vie ; mesurez-en la largeur et la longueur ; comparez vos forces, et sans détruire , par l'exces du travail ou la volupté , ce corps qui doit être l'instrument du bien , et cette âme , chef-d'œuvre divin , qui doit le gouverner , contemplez souvent la sommité de la montagne , et parcourez , avec constance et une sage lenteur , les diverses parties d'une noble carrière , et vous pourrez dire au déclin de vos jours , avec un homme de l'antiquité païenne : *Non omnis moriar* ; vous vivrez devant Dieu par votre vie chrétienne , et devant les hommes par des œuvres qui commanderont l'estime et le respect , et vous assureront la reconnaissance par l'excellence et le sentiment de bonté qui les aura produites.

Mais il est temps , mes Frères , après vous avoir montré les sages précautions que prenait saint Bertrand pour assurer la réussite de ses bons desseins , de voir ce qu'il a réellement fait , afin que votre piété soit à la fois , et plus

reconnaissante et plus éclairée. Représentez-vous donc ce bon évêque, empressé à connaître son peuple, l'attirant à lui par la douceur et l'onction de sa parole, vivifiant l'église cathédrale par sa présence et ses fréquentes prédications, excitant les pasteurs à s'occuper de l'instruction des enfans, et des autres classes plus avancées qui avaient croupi dans l'ignorance et le mépris des sacremens. L'exemple d'un si bon évêque excita et ranima le zèle des bons prêtres, et ceux qui, jusque là, avaient négligé de prêcher et d'instruire, se virent comme forcés ou entraînés à sortir de leur sommeil, et à remplir leurs fonctions avec l'assiduité, la dignité, le zèle qui en relèvent la beauté, et en font sentir l'importance aux hommes. Il y avait, d'ailleurs, dans ces temps que nous sommes accoutumés à regarder comme barbares, un grand fond de foi qui n'avait besoin que d'être cultivé pour porter de beaux fruits; et l'autorité des évêques était si grande, que tout ce qu'ils ordonnaient dans l'intérêt de la religion, et pour le bien des âmes, était reçu avec un saint respect; et le pouvoir de l'évêque, dans son diocèse, était bien plus grand encore quand il n'avait devant lui qu'un simple comte, et qu'il n'était pas

accablé par tout le poids de l'autorité royale , comme cela avait lieu en Angleterre ; il ne paraît point , d'ailleurs , que saint Bertrand ait eu dans le cours de son long épiscopat , qui a été de cinquante ans , aucun démêlé avec les seigneurs comtes de Comminges ; ils le respectaient , et vivaient en paix avec lui. Ce saint évêque était donc libre de ce côté , et il eut encore le bonheur de n'avoir pas , comme plus tard les évêques de Toulouse , à combattre une hérésie ancienne par la perversité de ses dogmes , et nouvelle par la hardiesse avec laquelle on voulait l'introduire dans le midi de l'Europe , où auparavant elle était inconnue ; car , en de semblables circonstances , un évêque ne peut éviter , quelque parti qu'il prenne , la censure des hommes ; laisse-t-il les hérétiques libres de répandre leurs erreurs , on l'accuse , avec juste raison , de relâchement , et quelquefois on va plus loin , il est soupçonné de les partager en secret ; s'y oppose-t-il avec zèle et un grand courage , on le traite de barbare , d'intolérant , et on l'accuse de vouloir régner par la force dans ce qui doit être essentiellement libre et sacré , l'intérieur de la conscience. Saint Bertrand n'avait à combattre que l'igno-

rance, la corruption et l'indifférence des hommes qui vivent dans le péché, parce que le péché a étendu ses ténèbres dans leur intelligence, et fermé les avenues de leur âme à la vérité et à l'amour de Dieu. Dieu n'est pas aimé, parce qu'il n'est pas connu, et il n'est point connu, parce que l'homme vit pour le péché : trop heureux encore si le péché n'est pas le soutien de son existence et de ses jouissances temporelles ; car plus esclave, alors l'homme tient au péché par une double chaîne, et là se trouve, dans le siècle où nous vivons, le plus grand obstacle à la conversion ; on voudrait se convertir, mais on ne voit pas comment on pourra remplacer par un moyen licite et honnête, les ressources que donne le péché ; et dans cette fâcheuse alternative de vivre pauvre et sans péché, ou riche par le péché, on préfère la ruine de son âme au détriment de son corps, et on meurt avec le regret de n'avoir pas su rompre la chaîne du péché, déplorable aveuglement et trop funeste joug que le démon impose aux enfans d'Adam en punition de leur péché ; ils deviennent ses esclaves, et traînent leur chaîne dans l'amertume de leur âme, *qui facit* JEAN VIII.
peccatum, servus est peccati. Oh ! combien

de semblables chaînes n'eut pas le bonheur de rompre la parole de saint Bertrand, si vive, si pénétrante, quand il voulait imprimer dans les âmes l'horreur du péché, et leur faire craindre ses terribles suites ! car l'Esprit saint le remplissant de sa vertu, mettait dans sa bouche des expressions si fortes, qu'elles réalisaient ce que le prophète Jérémie nous dit de la parole ; elle est comme un glaive à deux tranchans pour briser la chaîne de fer, comme un marteau pour écraser la pierre ; et telle qu'un coin que l'on enfonce avec violence dans le cœur du chêne, et qui rompt l'adhésion de toutes ses parties, ainsi la parole pénètre ce qu'il y a de plus intime, de plus profond dans l'âme ; y porte la lumière, éclaire ses ténèbres, et inspire à l'homme une sainte horreur pour le péché, un tremblement secret pour les jugemens de Dieu qu'il a bravés, et une frayeur inexprimable pour cet enfer qu'il a mérité ; et si la grâce du Saint-Esprit et la miséricorde divine que le saint évêque peignait avec tant de noblesse et de chaleur, n'eût adouci ces sentimens si vrais, si pénibles et si douloureux, les pécheurs qui l'écoutaient, frappés d'étonnement à la vue de leur misère et de leur

hardiesse à offenser un Dieu si grand , si juste et si puissant, seraient tombés dans un tel désespoir, qu'ils eussent dit avec Caïn : Mon péché est trop grand pour que Dieu me le pardonne ; ou avec les pécheurs que verra l'approche du jugement dernier : Montagnes, tombez sur nous ; antres de la terre, cachez-nous et dérobez-nous à la colère du souverain Juge qui vient sur nous avec une si grande puissance et tant de majesté.

De ses Visites pastorales.

Entre les devoirs des évêques , il en est un bien important , sacré à leurs yeux , très-cher à leur cœur , infiniment utile à leur troupeau , et dans l'exercice duquel nul autre ministre de Dieu ne peut les remplacer complètement ; c'est celui de le visiter , de le connaître et d'en être connu , suivant cette parole si expressive et si charitable du bon Pasteur : Mes brebis me connaissent , et je connais mes brebis ; car dans cette double relation entre le pasteur et les brebis , si intime , si sacrée , il y a un bien caché qui se produit et s'opère par la charité mutuelle , lien de

perfection des âmes avec Jésus-Christ leur souverain pasteur, et dont l'évêque est le centre et le médiateur. Or, tous les évêques ne se trouvent pas dans une situation si heureuse par leur âge et leur santé, qu'ils puissent connaître et parcourir en détail et en particulier tous les lieux sacrés de leur diocèse; les visiter en personne, maintenir la discipline parmi les hommes et la régularité dans les choses; s'assurer que le culte divin s'exerce avec dignité et noblesse; que Dieu est servi et adoré dans ses temples, si ce n'est avec une grande magnificence, ce que ne permet point la pauvreté de certaines églises, du moins avec décence, soit dans les vases sacrés, soit dans les ornemens; que les églises, les baptistaires, les sacristies, les cimetières, la chaire elle-même, n'offrent rien de profane, et qui soit contraire ou inconvenant à la sainteté de ces lieux. Elles ont encore pour but de maintenir ou de rétablir la paix entre les paroissiens, de corriger les abus, de supprimer les superstitions, restes du paganisme, plus communes dans les montagnes que dans les plaines; d'employer pour les extirper l'autorité de leur nom, en éclairant les pauvres gens qui y tiennent comme

à un héritage sacré de leurs ancêtres, sans en connaître la cause ancienne et cachée, l'idolâtrie. Saint Bertrand eut le bonheur de pouvoir remplir ce devoir avec toute la sollicitude d'un bon évêque, et la charité d'un pasteur aimable et vigilant, aimant son troupeau avec une tendresse paternelle, et désirant d'en être aimé, non pour satisfaire sa vaine gloire, mais pour répandre plus aisément et avec plus d'effusion la parole divine qui était si vive, si abondante en lui, et le feu de l'amour divin qui le consumait; et dans le long cours de son épiscopat, il eut la satisfaction de donner à ses visites pastorales toute la perfection qui était dans sa pensée; et son diocèse, assez étendu, et en grande partie situé dans les montagnes, embrassant des villages dont l'abord était difficile, présentait des obstacles, soit par les mauvais chemins, soit par la rigueur des saisons, qu'il sut braver et franchir, n'épargnant point son corps accoutumé à la pénitence et aux privations de tout genre; ainsi, en peu d'années, il visita et connut son diocèse, et on apprit à connaître en sa personne quel grand trésor Dieu leur avait donné dans ce saint évêque. Les premières visites furent comme des

ébauches de cette grande œuvre, un coup d'œil général rapide jeté sur les paroisses, afin de voir et d'ordonner ce qui exigeait une prompte réforme, et supprimer les abus intolérables; placer chacun en présence de son devoir, le rappeler à tous avec force, les y inviter avec douceur, et enfin le commander avec autorité. Les secondes visites dans les mêmes contrées avaient pour but de s'assurer, par ses propres yeux, qu'il y avait un changement, un progrès vers le bien, et qu'on avait exécuté ses ordres, ou pour voir quels obstacles s'étaient trouvés dans leur exécution; et ces visites étaient d'autant plus utiles et nécessaires, qu'on écrivait peu alors; qu'il n'y avait qu'un bien petit nombre de personnes lettrées, et par conséquent la présence de l'évêque était plus désirable. Les troisièmes visites s'adressaient davantage aux personnes, aux pécheurs, pour les convertir; aux justes, pour les exciter à la perfection; aux jeunes filles, pour les porter à la vertu de virginité; aux femmes et aux mères, pour les engager à vivre chrétiennement, et donner aux veuves les consolations et les avis qu'exigent trop souvent leur position critique et leurs afflictions; il s'occupait aussi des

vieillards pauvres, abandonnés, et des orphelins dénués de tout appui, les recommandant à la charité des riches, et s'inscrivant au rang de leurs bienfaiteurs, comme leur père commun. Faudra-t-il, après cela, vous étonner, mes Frères, que sa visite fût reçue avec tant de joie et d'empressement, qu'on la désirât avec ardeur, qu'on l'attendît avec impatience, qu'on allât au devant de lui avec des sentimens de piété et d'amour, et d'une si profonde vénération? Ce n'était pas un évêque que l'on croyait voir, c'était Jésus-Christ même qui visitait ses contrées, ses cabanes, ses hameaux, ses églises, et la pauvre maison où il était reçu. Que de bénédictions il recevait en entrant! Elles s'accroissaient encore à sa sortie, par la reconnaissance due à ses bienfaits nouveaux. Ainsi, dans les montagnes et les vallées les plus obscures des Pyrénées, le nom de saint Bertrand n'était pas prononcé sans attendrissement; presque tous ses diocésains l'avaient vu, beaucoup lui avaient parlé, et ses paroles si douces, si bienveillantes, étaient restées gravées dans leur mémoire, avec les traits de sa noble figure et de sa belle démarche; et, de son côté, l'évêque se rappelait leur nom, portait un tendre intérêt à leur

famille , à leurs petits enfans , et il pouvait dire , avec vérité , qu'il les avait dans son cœur , et que , dans ses prières , leur personne était présente à sa pensée , pour obtenir de Dieu les grâces dont ils avaient besoin , et que peut-être Dieu lui accordait en lui révélant les nécessités qui les accablait , et dont ses sacrifices devaient les délivrer ; et quand ces jours de visite coïncidaient avec des fêtes solennelles , la joie était encore plus grande , et le peuple , quelle que fût sa misère , l'oubliait entièrement , et se livrait au plaisir de voir , de contempler et d'entendre cet homme apostolique qui venait partager les souffrances humaines , qui voulait consoler les affligés , et qui surtout désirait leur donner les biens spirituels et les grâces sacramentelles dont il était le seul dispensateur , se faisant tout à tous pour les gagner tous ; ainsi , d'année en année , il acquérait une connaissance plus étendue de son troupeau ; il prenait racine dans leur cœur , et les bons offices qu'il leur rendait accroissaient cette puissance spirituelle dont il ne voulait se servir que pour faire leur bonheur , et les mener au pasteur charitable de leur âme , qu'il leur apprenait à respecter et à aimer en sa personne ; il jouissait le premier

du fruit de son zèle et de ses courses évangéliques ; les abus disparaissaient , les péchés publics étaient plus rares ; les germes de vertu , les bonnes racines qu'il avait plantées se développaient ; l'instruction des enfans faisait des progrès ; on rougissait de se montrer vicieux en présence d'un évêque plein de vertu ; si l'on n'était pas converti , on paraissait amendé ; les plaisirs scandaleux étaient supprimés , et il s'élevait dans la jeunesse une génération de filles et de femmes qui avaient le sentiment de leurs devoirs , qui aimaient Jésus-Christ et chérissaient la vertu de virginité. Les jeunes garçons , les jeunes hommes étaient plus modestes , plus retenus dans leurs regards et leurs paroles , et en voyant fleurir la piété , pratiquer la vertu avec plus de connaissance des saints mystères ; quand on admirait le zèle pour la maison du Seigneur , le concours des fidèles à la visiter , et l'empressement des riches à orner les saints autels , tous se disaient : C'est à notre bon évêque que nous devons tous ces biens ; autrefois il n'en était pas ainsi , et la peinture de l'ancien état des choses faisait ressortir davantage le bien dont on était témoin , et élevait l'espérance d'un avenir plus prospère encore.

Le Chapitre devient régulier.*

Ce travail considérable des visites pastorales fut pour saint Bertrand l'ouvrage de toute sa vie, parce qu'il comprit que son absence faisait bientôt reparaître les abus qu'il avait eu tant de peine à extirper ; que son œil vigilant était nécessaire à son troupeau ; qu'il ne suffisait pas que l'ordre régnât dans les choses matérielles, qu'il fallait soutenir l'enthousiasme des jeunes races qui s'élevaient devant lui ; que sa présence les encourageait dans le chemin de la vertu, et que n'ayant pas des récompenses terrestres, et des honneurs et la gloire de ce monde à leur distribuer, il devait soigneusement cultiver leurs bonnes dispositions, et les rendre chaque jour plus fervens, plus délicats et plus sensibles à l'amitié de Dieu, et à la possession des biens spirituels invisibles, et que lui seul pouvait achever et perfectionner ce qu'il avait si heureusement commencé, et ce que d'autres avaient ébauché sous ses yeux. Une de ses paroles agissait davantage sur eux, que de longs discours des pasteurs inférieurs, parce qu'il était le maître de leurs cœurs, et

que la louange ou le blâme dans sa bouche, venant d'en haut, avait une force que Dieu ne communiquait pas aux simples orateurs : mais il n'attendit pas long-temps pour opérer une grande réforme dans le clergé de son église cathédrale ; dès son début dans la carrière épiscopale, il assembla son chapitre, et lui exposa avec tant de force et de sagesse la nécessité de marcher dans la voie de la perfection, de vivre et de prier en commun, que sa parole, si puissante, si énergique, opéra sur eux ce qu'il désirait ; il proposa aux chanoines de se réunir ensemble comme il l'avait vu pratiquer dans le chapitre de Saint-Etienne. Voulant lever tous les obstacles, il fit bâtir un cloître et les logemens convenables pour tout son chapitre. La vie cloistrale fut donc introduite à Lion de Comminges, comme elle l'avait été dans plusieurs cathédrales de l'occident ; et le saint évêque eut le bonheur de voir fleurir la piété dans son chapitre ; il devint, par sa régularité et sa science, la lumière du clergé de son diocèse, et cette maison de prière, placée comme un fanal sur la montagne, attira sur le saint évêque et sur tout le clergé de si grandes bénédictions, qu'il sembla que le ciel

voulait couronner toutes ses entreprises. Il avait fallu une grande grâce du ciel pour porter des prêtres indépendans à se soumettre à une règle qui fixait l'emploi de tous les momens de leur journée; pour que cet ordre de choses subsistât dans la suite des siècles, il eût fallu que les successeurs de saint Bertrand lui ressemblassent presque en tout; car du moment qu'ils cessaient un instant de vivre dans la simplicité chrétienne avec leurs chanoines, il n'y avait pas lieu de s'étonner que la vie commune tombât en désuétude; que les papes accordassent des dispenses, soit à cause de l'âge, soit à raison des emplois; que les chapitres de réguliers devinssent séculiers, et qu'il ne restât aux chanoines d'autres obligations que celles qui leur sont communes avec tous les prêtres, de vivre dans la justice, la sainteté des mœurs, la fuite du monde, et celles qui leur sont particulières, de réciter ensemble et en public l'office canonial. On doit déplorer, sans doute, que cette perfection de la vie commune qui a été introduite par tant de saints évêques, n'ait pu tellement s'identifier avec l'existence des chapitres, qu'on ne les conçût pas autrement que vivant en commun;

mais il restera toujours prouvé et démontré que saint Bertrand conserva un grand avantage sur ceux qui vinrent après lui, puisqu'il établit une règle dont les fruits sont incontestables, et qu'ils ne surent pas conserver ce qu'il avait eu tant de peine à introduire ou à fonder. Sa gloire est donc bien grande sous ce rapport ; mais c'est celle des saints à qui Dieu accorde tout ce qu'ils demandent, et qui font entrer les hommes ordinaires dans leurs voies, quelque rigoureuses qu'elles soient, et cela parce que leur volonté, unie à celle de Dieu, est toute dirigée vers la sanctification des âmes : *hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.*

1. Thess.
IV.

Reconstruction de la Ville.

Jusqu'ici nous avons représenté, mes Frères, le saint évêque tout occupé des besoins spirituels de son troupeau, le visitant, l'instruisant, le catéchisant, réformant son clergé, assemblant des synodes, portant un œil vigilant et paternel sur les pauvres enfans, les orphelins et les vieillards infirmes et délaissés : ces œuvres d'une tendre charité, suffiraient, sans doute, pour faire à jamais bénir sa mémoire ; mais

de tels hommes sont destinés , par la Providence, à réparer les maux des temps passés, et à faire disparaître les ravages causés par les guerres civiles ou les révoltes qui avaient attiré sur la ville de Comminges de tels désastres, qu'après cinq siècles ils étaient encore visibles, sans doute parce qu'il ne s'était pas trouvé un homme qui osât entreprendre une œuvre aussi considérable que de rebâtir une ville, d'en réunir les habitans dispersés, et d'en relever les murs ; cet honneur était réservé à saint Bertrand, comme pour vérifier cette parole de notre divin Maître, que ceux qui recherchent le royaume de Dieu et sa justice, obtiennent tout le reste, c'est-à-dire, ce qui est extérieur

Matth.vi

et terrestre, comme par surcroît, *et hæc omnia adjicientur vobis.* Il est, d'ailleurs, dans la

pensée d'un homme religieux, d'un grand Chrétien, de faire disparaître toutes les sortes de difformités ; et quelle plus grande difformité que de vivre au milieu des ruines d'une ville située dans une contrée habitée, et qui offre des bois et des pierres pour la construction des édifices, et des bras qui ne demandent qu'à être employés à de semblables travaux ! Mais dans cet état d'abandon et de décadence

où était Lion de Comminges , ville sans industrie , parce qu'elle était sans habitans, nul ne pensait à la possibilité de la faire sortir de ce misérable état; le pauvre n'en avait pas le moyen , et s'il y avait quelque citoyen riche, cette entreprise était au-dessus de ses forces , et probablement une telle pensée était loin de son esprit. On s'accoutume tellement à la vue du mal lorsqu'il existe depuis long-temps, qu'on ne conçoit pas même qu'une si triste situation puisse changer , et on y devient indifférent; ne voyons-nous pas au milieu des plus grandes villes, ou des édifices non achevés , ou des monumens de la piété de nos ancêtres, employés à loger des animaux , du foin , de la paille , ou d'autres choses de ce genre? Que de temps ne se passera-t-il pas jusqu'à ce que de pareilles difformités disparaissent , et que ces édifices qui , par leur grandeur, attestent qu'ils ont été élevés en l'honneur du Très-Haut , employés maintenant à ce qu'il y a de plus bas, soient rendus à leur véritable destination! Saint Bertrand n'avait pu voir l'état de cette ville, autrefois riche et florissante, sans en être touché, et comme en lui la compassion n'était pas stérile, elle produisit de grands effets ;

sans doute il ne se pressa point, parce que de pareilles œuvres exigent le concours de beaucoup de volontés, et qu'il faut encore gagner les cœurs avant de pouvoir diriger les bras. Il dut d'abord s'occuper de la restauration de l'église cathédrale, qui avait été saccagée à la même époque où la ville fut incendiée; les revenus de l'évêque, une portion de ceux du chapitre et les aumônes des fidèles, purent suffire à une telle œuvre; la solidité de cet édifice sacré, qu'on attribue aux Romains, était telle, que les hommes avaient pu le dégrader, mais non le détruire. Cette restauration conduisit à une autre d'une grande importance: le saint évêque engagea les anciens habitans, dispersés dans les environs, à revenir occuper leurs maisons, et leur donna les moyens de les relever; il attira d'autres familles, en leur accordant des secours passagers pour s'établir dans cette ville, et comme sa situation la rend nécessaire à toute la contrée, dès que l'élan fut donné, les bourgs voisins, sans se dépeupler, fournirent des habitans à cette ville nouvelle en quelque sorte, le désir de vivre sous les yeux d'un si bon évêque qui avait une grande autorité, dut y attirer aussi de

pieux Chrétiens ; l'évêque consacra à cette œuvre les revenus de son canonicat et de l'archidiaconé de Toulouse , qu'il conserva. Ce n'est pas une conjecture dénuée de fondement , si nous disons que ces secours eussent été insuffisans , si l'influence de saint Bertrand auprès des comtes de Comminges et des seigneurs des environs, n'eût accru les fonds nécessaires pour une si grande œuvre ; il fallut encore relever les murs de la ville, la fermer de portes solides, et revêtues en partie de fer. On ne concevait pas alors dans ce temps de guerres féodales si fréquentes, une ville sans murs, et de fortes barrières, pour se défendre au besoin contre l'humeur guerrière des nobles, traînant à leur suite une foule d'aventuriers de tous les pays, disposés à guerroyer, et surtout à piller les bons bourgeois vivant paisiblement au sein de leurs foyers. Le saint évêque partageait, à cet égard, les pensées de son siècle ; mais, en outre, son esprit, nourri de la lecture des livres sacrés, lui représentait, dans ces constructions, une image de la restauration de Jérusalem sous Esdras et Néhémias ; il y voyait, enfin, la gloire de Dieu, qui ne détruit à regret que là où le mal surabonde, et qui,

au contraire, fait fleurir les nations et les cités dès qu'il y a une tendance vers le bien, et il tolère les péchés presque inséparables d'une grande réunion d'hommes. Ainsi, en peu d'années, les anciennes ruines disparurent, la nouvelle ville fut moins grande que l'ancienne; mais animée d'un meilleur esprit, le Seigneur y fut servi, loué et béni, et lorsque les processions solennelles des fidèles la parcouraient pour attirer les grâces divines sur ces nouveaux bâtimens et sur les familles, leur oeil ne fut pas attristé par la vue des décombres, des murailles renversées et des maisons désertes. Un tel changement était digne d'un bon évêque et d'un grand citoyen; et après plusieurs siècles que son ouvrage subsiste, bien que cette ville ait éprouvé d'autres malheurs, on ne doit pas être surpris que, par le sentiment d'une juste reconnaissance, Lion de Comminges ait reçu le nom de Saint-Bertrand, qui, après l'avoir rétablie, la protège du haut du ciel; mais cette protection est attachée à la conservation de la foi, à la garde des bonnes mœurs, à la discipline de l'Eglise, et à la pratique des vertus chrétiennes et à la solennité de ses jubilés. La révolution de 1789 lui a enlevé

son évêque, l'a privée de son riche chapitre; mais si elle retient du temps passé et de la tradition les vertus antiques, l'édifice spirituel et matériel, élevé par son saint évêque, sera inébranlable; de son trône glorieux, il jettera sur ses enfans un regard paternel, et la paix et le bonheur habiteront encore dans ces murs que relevèrent ses saintes mains; ainsi, les ouvrages des saints fondateurs sont impérissables, et il n'y a que la mémoire des méchans qui périt avec leurs œuvres : *perit memoria eorum cum sonitu.* Ps. ix.

Courses évangéliques.

A l'exemple de tant de saints évêques, les courses évangéliques de saint Bertrand dépassèrent souvent les limites de son diocèse; son zèle actif ne pouvait se renfermer dans ses étroites bornes, et le feu de la parole divine qui l'enflammait, le portait à la répandre dans les vallées voisines qui aboutissent à ses chères montagnes. La nature des choses amenait ces voyages; mais les desseins de Dieu que saint Bertrand consultait en tout, le dirigeaient encore; car l'histoire de sa vie a conservé les fruits bien-

faisans de sa prédication, et quand elle était méprisée, et que ce saint homme n'était pas reçu avec honneur, ce qui est arrivé quelquefois, le ciel même apprenait à ces Chrétiens indociles, par des fléaux extraordinaires, des sécheresses prolongées plusieurs années, quelle était la cause de leurs maux; mais alors, ouvrant les yeux, les habitans d'une de ces contrées, en se recommandant à ses prières, les faisaient cesser, et sa parole, qui d'abord avait été négligée, et n'avait frappé que des oreilles endurcies, opérait de grandes conversions. Le saint évêque, en les revoyant, ne manquait pas de s'excuser d'avoir été la cause innocente de leur malheur. Si je n'étais pas venu, disait-il, vous n'auriez pas eu ce péché devant Dieu; et en même temps il leur apprenait avec quel saint respect on devait recevoir les dons de Dieu, et surtout sa divine parole. On se réjouissait de sa venue, on l'excitait à reparaître et à venir cueillir les fruits du bon grain qu'il avait semé; ainsi, le Béarn et la Bigorre conservent avec joie la mémoire de ses travaux, et non contents de lui adresser un culte public, une portion considérable de ses habitans fréquente le jubilé de Saint-Bertrand, et retrouve

à son tombeau, près de ces ossemens muets, le pardon de ses péchés et la paix que sa bouche saintement éloquente donnait à leurs ancêtres. La gloire des saints va donc toujours croissant, et le cours des siècles n'interrompt pas la longue chaîne de leurs bénédictions ; et Dieu ajoute des grâces nouvelles aux grâces anciennes, pour les glorifier aux yeux des hommes, parce qu'ils n'ont eu dans le passage de leur vie mortelle, d'autre intention que de manifester son grand nom, et d'autre volonté que de connaître et de suivre en toute circonstance les desseins du Père des miséricordes célestes, et de glorifier, dans leurs œuvres, le Fils de Dieu et le Sauveur des hommes.

Son Hospitalité.

S'il est beau de voir un saint évêque parcourir, en bon père, les diverses régions de son diocèse, et, en apôtre, les contrées voisines, et à qui on peut appliquer cette parole de l'Écriture, *qui pertransiit bene faciendo*, Act. x. son passage est un bienfait, sa visite une grâce de Dieu : heureux celui sous le toit duquel il repose ! La bénédiction divine reposera aussi

sur lui ; c'est aussi un noble spectacle de le contempler au centre de ses opérations , c'est-à-dire , dans son modeste palais , ne se délassant de ses fatigues que par une belle suite d'œuvres toutes utiles à l'Eglise , ou nécessaires pour entretenir le mouvement d'affaires spirituelles dont il est le premier moteur ; communiquant la vie , et réglant toutes choses avec une sagesse et un ordre admirables ; économe de son temps , et en trouvant pour tout , pour le conseil , les audiences , l'instruction , et , enfin , pour la prière ; préparant le soir , devant Dieu , les opérations du lendemain , entouré d'êtres vertueux et attentifs au conseil de

i. Tim.

ii.

si quis domui suæ preesse nescit , quomodo ecclesie Dei diligentiam habebit ; et méritant qu'on dise avec bien plus de raison que Nabuchodonosor ne disait de lui-même :

Dan. iv.

Ego quietus eram in domo mea , et florens in palatio : tout était en paix dans cette maison , et par la grâce de Dieu , elle florissait lorsque le soir on lui annonçait des étrangers qui demandoient l'hospitalité : c'étaient de preux chevaliers qui allaient en Espagne combattre les Maures , et de pauvres Chrétiens qui voulaient obtenir la rémission de leurs péchés au tom-

beau de l'apôtre saint Jacques en Galice ; et quoique le pays de Comminges ne fût pas situé sur une des grandes routes de France en Espagne , cependant plusieurs de ces étrangers , attirés par la réputation du saint évêque , avaient préféré cette route un peu détournée , pour le voir et jouir du bonheur de l'entendre ; et saint Bertrand exerçait envers eux l'hospitalité , sans faste , sans parcimonie , mais avec bonté , comme il convient à un évêque : *oportet episcopum esse hospitem , benignum*. Il traitait les chevaliers avec plus de distinction et de courtoisie , se rappelant qu'il avait été lui-même chevalier et guerrier ; il leur donnait des avis sur leur route , et les exhortait de vivre en Chrétiens au milieu des combats , afin qu'ils ne perdissent pas le fruit du sang répandu pour Jésus-Christ ; il recommandait de traiter les captifs avec bonté , se rappelant la mansuétude de Jésus-Christ , et n'oubliant pas qu'il y avait beaucoup de Chrétiens captifs des Maures , ils ne devaient pas chercher à venger sur les Maures que la Providence faisait tomber en leurs mains , les mauvais traitemens qu'éprouvaient leurs frères captifs ; que s'ils revenaient d'Espagne , avec quel in-

Tit. II.

térêt , assis à son foyer domestique avec ses vaillans hôtes, il écoutait les récits de leurs hauts faits de la prise de Tolède par l'héroïque dom Rodrigue de Dias , surnommé le Cid ! et combien il se réjouissait d'apprendre que cette noble ville de Castille , si chère à l'Eglise par ses évêques, ses conciles, avait été affranchie du joug des Maures, et était rendue à son antique culte ! Ses vœux s'élevaient alors jusqu'à la délivrance de l'Espagne toute entière ; mais une telle gloire était réservée à un autre siècle, et il ne devait pas en être le témoin ; car il avait l'âme grande, et le malheur de ce peuple Espagnol, luttant depuis plusieurs siècles pour reconquérir le sol paternel et chrétien, le touchait profondément ; une petite portion de son diocèse étant située dans l'Aragon, à la frontière des Pyrénées, le rattachait encore à l'Espagne. Il tenait un autre langage aux pèlerins de Saint-Jacques : N'oubliez pas, leur disait-il, que vous êtes pécheurs, et que votre pèlerinage ne saurait être agréable à Dieu qu'autant que vous préserverez vos âmes de nouveaux péchés, en rachetant les anciens par la pénitence, sinon vous accroissez votre dette, au lieu de la diminuer ; la piété doit vous servir

de gardien dans l'aller et le retour, comme autrefois l'ange Raphaël conduisit le jeune Tobie dans une région lointaine, et le ramena, sans accident, à la maison de son vieux père. L'apôtre saint Jacques ne fut-il pas aussi un pèlerin, c'est-à-dire, un pieux voyageur sur cette terre, avant de la sanctifier par son sang ? Que si vous venez à éprouver quelque privation ou de mauvais traitemens dans votre route, songez que Jésus-Christ a été pauvre comme vous, maltraité par les hommes, et après avoir donné à chacun des avis particuliers, il leur donnait à tous sa sainte bénédiction. Et le matin, dès l'aurore, après avoir entendu la messe du saint évêque, la pieuse et noble caravane se remettait en route, et les échos des montagnes répétaient le nom de saint Bertrand, qui était loué de tous et de chacun dans son naïf et modeste langage.

Intérieur de saint Bertrand.

Après avoir admiré ce qui se passait de bon et d'attendrissant dans le palais épiscopal, d'où tant de personnes sortaient ravies et consolées, y laissant leur tristesse et leurs peines, il nous

reste encore le désir de pénétrer dans l'intérieur d'une si belle âme, de connaître de combien de vertus elle était ornée, combien étaient purs les motifs qui la dirigeaient, et grands les sentimens qu'elle nourrissait vis-à-vis de Dieu et de l'Eglise, sa tendre piété envers la sainte Vierge, à laquelle il dédia l'église cathédrale de Lion de Comminges; mais surtout qui pourrait savoir jusqu'à quel point il possédait la belle vertu d'humilité dans son cœur?

Eccl. III. *Quanto magnus es, humilia te in omnibus et coram Deo in venies gratiam.* Cette vertu caractéristique des saints, sans laquelle il n'y a point d'âme sainte, et avec le secours de laquelle tous les dons les plus éminens de science, de grâce et d'esprit, ne sauraient nuire à l'âme, parce qu'elle n'est occupée qu'à glorifier Dieu à l'extérieur par ses discours et ses œuvres, et, dans l'intérieur, à s'abaisser, à s'anéantir sans cesse devant la majesté divine, et à lui renvoyer fidèlement cette gloire des saintes opérations avec une grande fidélité et une parfaite abnégation d'elle-même comme étant un bien qui ne lui appartient pas, et dont elle se croit indigne; pensant que d'autres en eussent fait un meilleur usage, et reconnaissant que

malgré les grâces et les bonnes œuvres que les hommes approuvent, il y a encore tant d'imperfection au dedans et au dehors d'elle-même, qu'elle se dit avec sincérité: Je ne suis qu'un pécheur, ô mon Dieu! votre bonté me supporte, parce qu'elle est infinie, et vous travaillez sans cesse à nous communiquer une partie de votre bonté, parce que vous nous aimez, et que vous voulez nous faire goûter le bonheur de votre présence, sans laquelle nous ne saurions être heureux, la profondeur de votre amour qui anime les saints, et la splendeur de votre gloire que vous nous avez montrée, sous le voile du mystère, dans votre divin fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre aimable Sauveur et notre puissant Rédempteur; et moi, tout indigne que je suis d'un de vos regards, vous avez voulu que je fusse, par l'opération du Saint-Esprit, l'instrument de vos miséricordes, le médiateur de vos grâces, le pasteur de ce peuple, le soutien du clergé: ah! purifiez de plus en plus ce vase qui doit renfermer la lumière et l'onction de la vie, afin que je sois la bonne odeur de Jésus le pontife éternel, et que mon imperfection ne soit pas un obstacle à la sanctifi-

Ps. cation des âmes, *imperfectum meum viderunt*
 CXXXVIII. *oculi tui* ; et je suis si imparfait et si mauvais !

Et de ce sentiment si profond , de sa misère et de son indignité, venait son indulgence pour les pécheurs, sa compassion pour les pauvres, et sa piété pour les affligés : car, disait-il encore, si nous sommes séparés des pauvres par la richesse extérieure, nous en sommes bien plus rapprochés par la misère intérieure, commune à tous les enfans d'Adam, et nous ne sommes riches qu'autant que nous entretenons, par notre humilité et la prière, la vie de Jésus-Christ en nous : mais nous vivons peu ici-bas ; nos jours sont mauvais à cause de nos tentations qui absorbent une partie du temps consacré à Dieu, et des afflictions de notre prochain qui occupent notre esprit ; ainsi le saint évêque, pour écarter le poison subtil de la vaine gloire, la plus dangereuse des tentations, s'enfonçait journellement dans la contemplation de sa misère ; il s'attendrissait à la vue de celles de ses frères qui lui rappelaient les divines plaies de notre amoureux Sauveur, et ensuite il élevait ses yeux vers le ciel, comme pour s'encourager à marcher dans la voie admirable des saints qui y conduit.

Voilà pourtant, disait-il avec l'élan d'une belle âme et l'effusion d'un cœur plein de tendresse pour Jésus-Christ, quel doit être le terme de nos efforts, travailler pour le ciel, vivre pour le ciel, aller et poursuivre la voie de Jésus-Christ vers le ciel avec constance et une ferme espérance, désirer le ciel, et vivre d'avance avec les habitans du ciel, les anges de Dieu et les saints. Du ciel il ne vient jamais que de bonnes nouvelles, la paix, la joie, l'amour et l'espérance aux hommes de bonne volonté; et par ces désirs souvent renouvelés, ce cœur si grand, si noble, si pur, s'ennoblissait encore, s'exaltait pour la vérité divine, et se fortifiait dans l'exercice des vertus épiscopales; il y puisait la force de supporter les maux de la vie, et le courage pour triompher de l'ennemi de notre salut.

Sa Mort.

Elle arriva enfin cette époque si ardemment désirée du saint évêque, et si redoutée de son troupeau, de ses frères et de ses amis, et spécialement du clergé, qui, plus rapproché de lui, pouvait admirer ses vertus, profiter de ses lumières, s'éclairer dans ses doutes, résoudre, par

ses avis , les difficultés du saint ministère , et s'encourager de son exemple , et qui croyait de perdre en lui un père , un ami , un consolateur , plutôt qu'un chef , un maître et un censeur incommode , tant sa vertu avait d'empire et d'attrait sur leurs cœurs pour se les attacher , afin que cet amour fondât en eux l'obéissance de charité dont parle l'apôtre saint Pierre ,

1. Petr. i. *castificantes animas vestras in obedientia charitatis* ; et que cet autre avis de l'apôtre saint Paul ,

1. Cor. xvi. *omnia vestra in charitate fiant* , soit pratiqué de tous , et que Jésus règne souverainement dans le pasteur , le clergé et le troupeau , par les chaînes si fortes , si intimes et si aimables de sa charité divine ,

Osée xi. *in fomiculis Adam traham eos in vinculis charitatis* , qui doit éclairer tous les esprits , et embraser tous les cœurs. Il ne paraît pas que sa maladie ait été bien longue ; mais elle dut être assez douloureuse pour purger , comme par le feu , le reste des infirmités du vieil homme , et rendre le nouveau , formé depuis long-temps , digne de

Matth. iii. soutenir les regards de la majesté divine , *quis stabit ad videndum eum*. Qui est-ce qui pourra

Hébr. xii. supporter l'épreuve de ce feu dévorant , *Deus ignis est , non comburens , sed consumens* , si

ce n'est celui dont le cœur est pur , dont l'âme est sainte , et les œuvres sont complètes ? comment vous peindre les sentimens de ce peuple de Comminges , quand il apprit le danger qui menaçait son évêque , et sa douleur lorsqu'on lui annonça sa mort ? Que de bénédictions ce bon pasteur donna avant de quitter la terre , et combien il en reçut lorsqu'on le conduisit à sa dernière demeure (1) ! Oh ! pourquoi n'a-t-on pas religieusement conservé ses paroles prononcées au lit de mort , ses avis , ses conseils à ses amis , les souhaits qu'il formait pour son peuple , et ses vœux pour la sainte Eglise qu'il avait tant aimée ? Cela eût complété l'idéal que nous avons été obligés de nous faire de lui d'après des documens si imparfaits , et des informations sur sa vie devenues si rares. Ce regret m'a poursuivi dans mon travail ; je vous le

(1) L'année précise de la mort de saint Bertrand est aussi incertaine que celle de sa naissance ; l'opinion commune est pour 1126 ; mais d'autres auteurs que j'ai consultés , l'avancent à 1123 , ou même à 1121. Si l'on adoptait cette dernière date avec celle de l'épiscopat en 1078 , il n'y aurait en tout que 43 ans , mais il aurait vécu , cependant , 71 ans ; ces dates sont incertaines , les œuvres authentiques et les mérites incontestables , ce qui est le point principal qui justifie les éloges qu'on lui donne.

témoigne, Chrétiens auditeurs, non pour diminuer votre confiance, mais pour faire excuser mon silence forcé sur certaines époques de cette belle vie.

En terminant, Chrétiens, ce long discours, j'élève aussi mes yeux vers le ciel et vers le saint évêque dont nous avons célébré la mémoire, les vertus, les œuvres, approfondi les sentimens, pénétrant jusqu'à son cœur, et qui nous a paru ce qu'il était devant Dieu, grand, noble, juste, bon et saint, un des ornemens de son siècle, une des couronnes de l'Eglise de Jésus-Christ, un de ces beaux présens que Dieu fait à une portion de son peuple bien-aimé. Qu'il nous bénisse tous, et que nous apprenions, par cette vie si pleine de bonnes œuvres, à chérir la divine religion qu'il prêcha et qu'il professa dans le long cours de son passage sur la terre; car elle seule fait les hommes vraiment grands, et donne l'intelligence à ceux que Dieu place sur le chandelier, pour qu'ils puissent éclairer les hommes, et en même temps il les proportionne au grand bien qu'attend d'eux la société, et que Dieu veut qu'ils fassent pour l'amener à une plus haute perfection, et trouvant leur bonheur et leur gloire dans la

manifestation de sa bonté , et l'exécution de l'œuvre sainte pour laquelle il a répandu en eux tant de grâces et de dons extérieurs , *opus* Jean XVII.
quod dedisti mihi consummavi.

Le témoignage qu'ils recueillent de toutes parts est véridique et respectable , et passe de bouche en bouche aux dernières générations ; et ils peuvent dire avec plus de vérité que le poète latin : *Exegi monumentum ære perennius* (1) ; car les âmes qu'ils ont sanctifiées sur la terre , celles qu'ils bénissent aujourd'hui dans cette enceinte , et ceux qui au dehors loueront sa mémoire , implorant sa protection pour imiter ses vertus , vivront à jamais dans l'éternelle gloire de la très-sainte et très-auguste Trinité. Horat.

Et vous , divin Pasteur des âmes , ô Jésus-Christ , Pontife éternel ! exaucez nos pieux

(1) Il y avait bien quelque consolation dans leurs regrets ; car comme ils pensaient que sa mort avait été précieuse devant Dieu , *pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus* , Ps. cxv. ils espéraient que Dieu lui donnerait ce vêtement de gloire qu'il avait mérité , *stola gloriæ vestiet illum* ; mais la douleur , Eccli. xv quand elle est bien vive , ne reçoit pas toujours de telles consolations , et on voudrait jouir soi-même de cette gloire dont on croit ses amis en possession.

désirs , soutenez les bons évêques qui marchent sur la voie de saint Bertrand , et spécialement celui qui cultive avec zèle et une constante charité , le champ de ce saint évêque , et garde avec tant de vigilance contre les erreurs du temps , un diocèse plus vaste confié à sa garde , soutenant le poids du jour avec courage , aimant son troupeau comme saint Bertrand aima le sien , et espérant avec nous , mes très-chers Frères , la grande récompense que Dieu promet à ses fidèles ministres , à ses humbles serviteurs , à ses chères filles , et à tous les pécheurs qui imploreront dans le temps opportun sa douce miséricorde , pour contempler et chanter dans l'éternité les merveilles de sa divine gloire ; c'est ce que je vous souhaite avec la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Amen.

N. B. On a vu dans les notes particulières les difficultés que présente la chronologie de la vie de saint Bertrand ; en terminant ce travail , je dois déclarer que c'est avec beaucoup de raison qu'on lui donne cinquante ans d'épiscopat ; car il a signé une charte de l'abbaye de Simorre , en qualité d'évêque

de Comminges en 1073, et sa mort est arrivée en 1123 ou 1126.

Les auteurs de l'Histoire du Languedoc, tome 2, objectent qu'il se tint un concile à Gironne en 1078, où assista un Guillaume, évêque de Comminges; mais ce Guillaume, évêque de Comminges, n'est pas le prédécesseur de saint Bertrand, puisque dans la nouvelle édition du Gallia Christiana, tome 4, on s'est cru obligé d'admettre Ougier, à qui notre Saint succéda, et si Guillaume, évêque de Comminges, assista à un concile particulier de Gironne en 1078, il pouvait bien avoir renoncé à son évêché avant cette époque de 1078. L'autorité du diplôme de Simorre, dressé pour terminer un débat au sujet de cette abbaye, paraît devoir l'emporter sur une simple signature d'un concile où il peut y avoir erreur de nom.

J'avais d'abord désespéré de retrouver la vie de saint Bertrand par Vital, notaire apostolique, qui fit les informations à l'invitation de Guillaume III, archevêque d'Auch, et neveu de l'évêque de Comminges; cependant cette vie se trouve en latin dans le 6.^{me} tome de la grande collection de dom Martène; on y voit que ce Guillaume, neveu de saint Bertrand, fut introduit dans le chapitre de Saint-Etienne de Toulouse, par saint Bertrand, qui peut-être lui résigna son canonicat; ensuite il devint évêque de Lectoure,

d'où il passa à l'archevêché d'Auch. Sa mère était une sœur de saint Bertrand, qui fit un miracle en sa faveur, et elle avait épousé un gentilhomme de la maison de Montaut; c'est celui qui est appelé dans le Gallia Christiana, d'Andelize ou d'Andoufielle. Il raconta beaucoup de choses de la vie de son oncle à Vital, qui en rend témoignage dans son écrit. Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume I.^{er} du nom, aussi archevêque d'Auch, qui était de la même maison de Montaut, et qui mourut en 1096. V. Gall. Christ., tome 4. Comment ce Guillaume est-il oncle de saint Bertrand? Voilà ce que les auteurs précités n'expliquent point; et comme cette branche de la maison de Montaut est probablement éteinte, et ses archives dispersées ou brûlées, il n'y a pas grand espoir d'éclaircir ce point de chronologie. Moreri ne parle de la maison de Montaut que depuis le 14.^{me} siècle. Vital ne fournit pas le moyen de fixer la date de sa naissance; il me semble toujours nécessaire qu'elle soit antérieure à 1050.

J'eusse surtout voulu pouvoir dire quelque chose du soin que dut prendre saint Bertrand de l'éducation de son jeune clergé, dans un temps où il n'y avait pas de séminaire; on n'a même pu se livrer à des conjectures, comme on l'eût fait si les trois abbayes de Bonnefond, de Nizors (*Benedictio Dei*) et de Favas (*Lumen Dei*), eussent existé du temps de

saint Bertrand ; mais elles ne furent fondées , la première , qu'en 1136, et les autres plus tard. Vital se tait sur cet article si important.

Les personnes qui voudront connaître en détail les miracles de ce Saint , pourront lire avec satisfaction ce qu'en dit Vital , *cætera desiderantur* ; en somme , cette vie , ou plutôt ces informations , sont un document très-précieux qui confirme tout ce que l'on pense des vertus et de la sainteté de l'évêque de Comminges.

DES MIRACLES

DE

SAINTE BERTRAND.

AVANT de traiter le sujet de ce chapitre , je ne crois pas inutile de donner une petite connaissance des miracles ; ce que je commence , en disant qu'ils ne sont autre chose que des effets surnaturels que Dieu produit , par sa vertu , pour la manifestation de sa puissance , ou pour l'affermissement de sa religion , quand il les juge nécessaires. Par là , il paraît qu'il n'est pas expédient qu'il s'en fasse continuellement , ni qu'il ne s'en fasse aucun. S'il s'en faisait toujours , à force d'être ordinaires , ils passeraient pour des choses naturelles ; il arriverait , ou que les anciens seraient insuffisans , ou que les derniers seraient inutiles.

La coutume ferait qu'on ne les admirerait

pas; la foi s'affaiblirait par ces évidences continuelles, et l'on aurait plus d'attention aux signes visibles de la puissance de Dieu, qu'aux effets invisibles de sa grâce. Il ne convient pas non plus que les miracles aient cessé; car si l'on n'en voyait quelquefois de nouveaux, on douterait des anciens. La foi de plusieurs est devenue si faible, qu'elle a besoin de temps en temps d'être ranimée par quelque événement extraordinaire. Le peuple demande des signes et des prodiges, et quoiqu'il reçoive tous les jours force marques de l'amour et de la miséricorde de Dieu, il veut encore voir, par temps, les merveilles de son pouvoir; aussi le Seigneur, plein de charité, a toujours usé des miracles pour condescendre à la faiblesse de ses enfans. Quand il voulut publier l'ancienne loi, il voulut forcer, par des prodiges inouïs, un peuple naturellement porté à l'idolâtrie, à le reconnaître pour le vrai Dieu. Dans l'établissement de l'Évangile, il a voulu montrer qu'il était le législateur souverain et le maître de la nature, en communiquant à ses apôtres le pouvoir de faire des miracles, et de mettre, par ce moyen, le sceau à la parole et à la prédication évangélique. Depuis la première Eglise,

ce don de miracles n'est pas si commun ; mais aussi il n'est pas aujourd'hui si nécessaire, parce que la foi naissante n'étant, dans ces premiers temps, qu'une jeune plante, devait être, pour croître et se fortifier, arrosée et nourrie par ces grâces extraordinaires ; mais maintenant que cette foi a jeté de profondes racines, et qu'elle est en état de se soutenir, elle n'a plus besoin de ce secours, non pas que les miracles aient cessé, je prétends qu'ils subsistent encore, et que Dieu les a continués dans ces derniers siècles, pour manifester la gloire de notre Saint, lequel a renouvelé les miracles par les mêmes moyens que les apôtres ont employés ; c'est-à-dire, que par des prodiges de charité et de zèle, il a converti, il a prêché, il a édifié et il a sanctifié les fidèles qui lui étaient commis ; et Dieu, par un effet de sa miséricorde et de sa puissance, pour soutenir les gens de bien et confondre les impies, a guéri les malades, a fait entendre les sourds, marcher les boiteux, parlé les muets, et a délivré les esclaves par les mérites et les prières de saint Bertrand. Voici quelques-uns de ces miracles.

I.

Un diacre, travaillant à la conversion d'une femme de mauvaise vie, se laissa prendre par ses attraits, au grand scandale de tout le peuple; mais ayant reconnu sa faute et avoué très-humblement son crime, il fut reçu à pénitence, et absous par notre Saint. Cette malheureuse, refusant de profiter de sa bénignité, méprisa, au contraire, ses avertissemens; c'est pourquoi, en punition de son endurcissement, elle fut livrée à Satan, qui, s'étant d'abord saisi d'elle, la tourmenta en différentes manières, et expira en présence de tout le monde.

II.

Les habitans d'une ou plusieurs vallées du diocèse de Tarbes avaient pillé, vexé et opprimé leurs voisins; saint Bertrand y alla pour y prêcher, et les exhorta à réparer les dommages causés à leurs frères, ce qu'ils refusèrent de faire; au contraire, ajoutant crime sur crime, ils se moquèrent de ses discours, et le traitèrent ignominieusement, jusqu'à couper la queue de sa mule. Le Saint ne pouvant

plus différer la correction de ces séditeux, et usant de la dignité dont il était revêtu en qualité de nonce apostolique, jeta l'interdit dans tout le pays. Dans ce moment le ciel devint d'airain et la terre de fer ; les animaux ne produisirent aucun fruit pendant cinq ans ; rien ne prospéra sur la terre. Ces misérables, reconnaissant leur faute, furent se jeter aux pieds du Saint, qui, se laissant fléchir par leurs larmes, apaisa la colère de Dieu par ses prières, et remit le pays dans le premier état. De là est venu le tribut qu'ils se sont imposés eux-mêmes par reconnaissance, en forme de vœu, de donner au chapitre, régulièrement chaque année, tout le beurre qu'on fait pendant une semaine. On y envoie des députés pour le recevoir à l'offrande de la messe, le jour de la Pentecôte, et ils sont si exacts, que si on manquait d'y envoyer, ils sommeraient d'avoir à observer l'usage, dans la crainte où ils sont d'encourir les disgrâces du Saint, ou de s'attirer du ciel quelque autre semblable malheur.

III.

Une femme de distinction étant possédée

du démon, et agitée de plusieurs convulsions, fut guérie par l'aspersion de l'eau bénite que le Saint fit à la messe.

IV.

Saint Bertrand commanda à un homme qui niait son crime, de tirer une pierre d'un vase d'eau froide, laquelle eau, quoique froide, eut la vertu miraculeuse de brûler la main sacrilège de cet homme.

V.

Une autre femme, accusée d'un péché dont elle était coupable, pour le cacher en appela, avec serment, à la sainteté du Saint; voulant prendre la main de saint Bertrand, sa main sécha dans le moment.

VI.

Un homme riche avait usurpé une partie d'un cimetière pour bâtir sa maison; refusant de restituer, quelque raison qu'on lui alléguât, il fut atteint d'une maladie languissante dont il ne revint jamais.

VII.

Saint Bertrand fut aussi illustre par les miracles qu'il opéra après sa mort , que par ceux qui parurent pendant sa vie. Le détail nous menerait trop loin ; mais on rapporte plusieurs possédés qui ont été délivrés de l'esprit malin par son secours, plusieurs aveugles qui ont eu recouvré la vue par son assistance , plusieurs boiteux qui ont reçu la force de marcher par son intercession, plusieurs muets qui ont l'usage de la langue par la confiance qu'ils ont mise en lui, sans compter un grand nombre de malades attaqués de différentes espèces de maladies, qui, se rendant de près ou de loin à son tombeau, ont été guéris ou soulagés par son secours, et ont reconnu sa protection, après avoir fait leur dévotion à ses saintes reliques.

VIII.

• Saint Thomas de Cantorbéry inspira à un malade qu'il chérissait, d'avoir recours à la charité de notre Saint; s'étant trouvé un peu mieux, il l'envoya pour visiter son sépulcre:

ce ne fut pas inutilement, puisque dans peu il fut remis dans une parfaite santé.

IX.

Les soins charitables que notre Saint s'est donné pour retirer les esclaves des mains de leurs tyrans, sont encore très-miraculeux. On en compte huit qui ont été délivrés de leurs chaînes par sa protection et ses prières; mais le plus remarquable de tous est celui de Sanctius Sparra : c'était un capitaine du roi d'Espagne, qui, s'étant jeté dans les Pyrénées, ravageait, avec sa troupe, les vallées d'Auzun et de Lavedan, et réduisait toute la frontière, par ses concussions et ses voleries, dans la dernière désolation. Saint Bertrand, encore vivant, touché des larmes et de la misère de ces peuples, qui implorèrent son secours, alla trouver Sanctius pour le prier d'épargner ces misérables, et de se relâcher des droits de la guerre, et lui promit qu'un jour, par reconnaissance, il lui ferait du plaisir, et qu'il recevrait des marques de sa protection et de son amitié. Sanctius Sparra ne put résister à la demande de notre Saint, non plus qu'autrefois Atila, roi des

Huns , à l'éloquence et à la sagesse de saint Léon , qui lui demanda la délivrance de la ville de Rome.

Ce capitaine s'en retourna dans son pays , et laissa ces peuples en paix , accordant tout à saint Bertrand. Au bout de quelque temps , et même après sa mort , Sanctius fut pris par les Maures , et mis dans les fers : une nuit , occupé de sa misère , repassant dans son esprit les actions de sa vie , il se ressouvint de la conférence qu'il avait eue dans un tel pays avec un évêque qu'on regardait déjà comme saint ; il se rappela qu'il lui avait dit : (Si vous m'accordez ce que je vous demande pour ces peuples , vous recevrez , dans quelque occasion , quelque bienfait de moi.) A cette pensée , voyant que son malheur ne pouvait être plus grand , ni le besoin plus pressant , il l'invoqua du fond de son cœur , et le pria de se souvenir de sa promesse. Le lendemain matin , Sanctius se trouva à Barcelone délivré de ses chaînes , et hors de l'esclavage sous lequel il gémissait ; de là est venue la dévotion établie dans ce pays pour ce Saint.

Le chapitre même de Barcelone a eu demandé des reliques de ce Saint ; et à l'occasion

de ce miracle, on a bâti un ermitage à l'honneur de saint Bertrand, sur la montagne de Montjoui, qui donne sur la mer, tout auprès de la ville de Barcelone, où l'on dit la messe, et où il y a même un ermite marié, selon l'usage du pays. Ce miracle a donné lieu aussi d'établir une fête solennelle dans son église, qui se célèbre le 2 Mai, appelée l'apparition et la révélation de saint Bertrand. Quoique les miracles ne fassent pas les Saints, rien pourtant ne prouve plus la sainteté que ce don que Dieu accorde à ses élus; je me contente de rapporter ceux-ci comme étant les plus avérés.

De la Canonisation de saint Bertrand.

C'est un oracle du Saint-Esprit, prononcé par la bouche du grand roi, que la mémoire du juste sera éternelle, *in memoria æterna* Psal. III. *erit justus*, et que celle des pécheurs périra et périt tous les jours, *perit memoria eorum*. Psal. IX. En effet, tandis que saint Bertrand ne pensait qu'à servir Dieu sur la terre, qu'à vivre dans l'humilité et le mépris, tant de grands hommes, idolâtres de leur grandeur et enflés de leur fortune, y étaient recherchés, respectés, redou-

tés ; ils n'étaient attentifs qu'à leur propre gloire , et il n'était attentif qu'à la gloire de Dieu ; ils ne pensaient qu'à éterniser leur nom dans le monde , et lui ne travaillait qu'à y rendre le nom de Dieu plus célèbre. Qu'est-il arrivé ? Toute la grandeur des uns s'est évanouïe ; leur fortune , dans un moment , a été détruite ; ils ont disparu , et la mort , en les faisant disparaître aux yeux des hommes , les a effacés de notre souvenir. On ne parle point d'eux , et si l'on parle de quelques-uns , ce n'est pas pour solenniser leurs fêtes , pour chanter publiquement leurs louanges , ni pour implorer auprès de Dieu leur secours , au lieu que la gloire des Saints , et en particulier celle de saint Bertrand , est une gloire solide et durable. Sans avoir jamais cherché à briller dans le monde , il y est plus connu et plus révééré que tous les monarques et tous les conquérans de l'univers. Voyez la preuve de cette vérité clairement déduite. Il n'eut pas plutôt fermé les yeux du corps à la lumière , que sa sainteté se manifesta dans tout son jour ; les miracles qu'il avait opérés pendant sa vie , se répandirent après sa mort ; les pauvres , les riches , les malades et les affligés , vinrent

d'abord à son tombeau , où son corps , sans voix , sans vie , prophétisait aussi-bien que celui d'Elisée , et conservait toujours la même vertu et le même don des miracles, en chassant les démons , en guérissant les malades , en éclairant les aveugles , en faisant entendre les sourds , en faisant parler les muets et marcher les paralytiques. Environ 30 ans s'écoulèrent, pendant lesquels on vit tant de prodiges à son tombeau , qu'on ne douta point de sa sainteté; c'est pourquoi son clergé, qui tenait à cœur ses bienfaits et ses vertus , se joignit au cardinal Hyacinthe , et à Guillaume II d'Andoufielle , archevêque d'Auch , légat du Saint-Siège et neveu de saint Bertrand , pour solliciter auprès du pape sa canonisation , ou , pour mieux dire , sa béatification.

Pour y parvenir plus aisément , Vital , chanoine d'Auch et protonotaire apostolique , fut chargé de faire les informations et les procédures nécessaires, qu'il dressa en faisant la vie du Saint, qu'il fit imprimer en latin , et qu'on ne trouve pas à présent. Alexandre III étant venu à Montpellier , où il tint un concile dans lequel il excommunia Victor IV , anti-pape , examina la vie et la mort , les vertus et les

miracles de saint Bertrand. Après de mûres délibérations et un examen exact de ses saintes actions , il le proposa à l'Eglise comme un sujet digne de l'invocation et de la piété des fidèles; il en ordonna ou permit l'office dont nous avons dans les archives les légendes, avec octave , dans un vieux bréviaire écrit en lettres gothiques. Après qu'Alexandre III eut déclaré la sainteté de notre Saint, plusieurs églises en célébrèrent la fête, comme Toulouse , Auch , Le Puy , Narbonne, Rieux, Tarbes et Lectoure, et tous les fidèles l'invoquèrent dans leurs prières ; sa cathédrale surtout devint célèbre par le concours du peuple, qui se rendit à son tombeau pour obtenir , par son intercession, les grâces du ciel. Ce décret ne se trouva pas, soit parce que le pape, étant hors de Rome, il ne garda pas dans cette cérémonie toutes les formalités qu'on commençait d'y observer dans ce temps, soit parce qu'il réservait à lui-même ou à ses successeurs l'avantage de le faire plus universel : c'est ce qui se fit vers le milieu du 12.^e siècle.

Bertrand de Miramont étant mort, Bertrand de Goth, né à Villandran, dans le diocèse de Bordeaux, d'une illustre famille, fut fait

évêque de Comminges en 1295, par Boniface VIII, qui, trois ans après, le transféra à l'archevêché de Bordeaux, qu'il posséda six ans. Ce pape étant mort parmi les grands *démêlés* qu'il eut avec le roi de France, Bertrand de Goth fut mis à sa place par la faction du cardinal de Prato, confident de Philippe-le-Bel, et couronné à Lyon sous le nom de Clément V. En 1305, y ayant fait quelque séjour, il retourna à Bordeaux, puis à Toulouse, où il fut informé des grands miracles qui continuaient de se faire au tombeau de saint Bertrand. Comme il en portait le nom, et qu'il avait été un de ses successeurs dans le siège de Comminges, il s'y transporta après l'Épiphanie de l'an 1309, où, étant arrivé, il examina, en souverain, les prodiges continuels qui se faisaient, lesquels étant accompagnés des merveilles qui avaient précédé, il jugea à propos d'exposer ses saintes reliques à la vénération du peuple, de pouvoir les porter dans les processions, et de rendre à ses sacrés ossemens le culte que l'Église rend à ses saints : c'est pourquoi ayant fait bâtir un magnifique mausolée, il le canonisa solennellement, dit Baillet et du Sauçay, dans le Martyrologe de France. En

levant le sacré corps du tombeau , où il était depuis sa mort précieuse , il le plaça de ses propres mains dans une riche et précieuse châsse , laquelle il avait expressément fait faire à ses dépens , et qu'on porte encore en procession seulement le jour du grand jubilé. Le décret qui fut fait alors avec les formalités requises , et qu'on conserve dans les archives , dit que le pape fit cette cérémonie le 16 Janvier de la quatrième année de son pontificat , assisté de quatre cardinaux , l'un prêtre et les autres diacres ; de deux archevêques , de Rouen et d'Auch ; de six évêques , de Toulouse , d'Albi , de Maguelonne , d'Aire , de Tarbes et de Comminges , dit Bosan de Salignac ; de cinq abbés , de Simorre , de Fontfroide , de l'Echelle-Dieu , de Bonnefond , et de Benissons-Dieu ou Nisors. Il fixa trois fêtes de ce Saint : 1.º la principale au 16 d'Octobre , qui est le jour de la mort de saint Bertrand ; 2.º sa translation au 16 de Janvier , qui est le jour de cette cérémonie auquel le corps du Saint fut tiré du tombeau , et exposé , comme il est aujourd'hui , à la vénération publique ; 3.º son apparition au 2 de Mai , qui est une fête qu'on célèbre pour honorer les premières marques de la sainteté

du Saint, comme sont les premiers miracles qui portent et déterminent le peuple fidèle à invoquer un serviteur de Dieu comme saint.

Ce pape fut le premier qui porta le siège à Avignon, où sept papes ont siégé pendant 70 ans. Après y avoir résidé cinq ans, il mourut à la Roquemaure, diocèse de Nîmes : on porta son corps en Gascogne, pour être enterré à Verseste, diocèse de Bazas, comme il l'avait ordonné.

Voilà la véritable canonisation de saint Bertrand : deux papes examinèrent ses vertus, sa mort et ses miracles ; ils prononcent sur sa sainteté ; l'un commence à lui rendre un culte religieux, en permettant d'en faire son office, d'offrir le sacrifice à son honneur ; l'autre, venant se prosterner à son tombeau, le fait ouvrir 183 ans après : trouvant son corps entier, le lève de terre pour faire rendre à ses sacrés ossemens l'honneur et le culte que l'Eglise rend aux reliques des saints. Reste de savoir quel de ces deux l'a canonisé, Alexandre ou Clément. Pour parler selon le langage qui s'observe sur cette matière dans la cour de Rome depuis huit ou neuf siècles, je dis qu'Alexandre III béatifia ce grand serviteur

de Dieu , et Clément V le canonisa. C'est ce qu'il faut éclaircir et prouver un peu plus au long , pour l'amour de la vérité et la gloire du Saint.

Par le mot de canonisation en général , il faut entendre une déclaration que l'Eglise fait de la sainteté d'un serviteur de Dieu après sa mort : or , cette déclaration s'est faite en différentes manières , et on n'a pas gardé de tout temps les mêmes formalités. Jusqu'au neuvième siècle , il y a des saints canonisés par la voix du peuple , il y en a de canonisés par le pape : ceux que le peuple a canonisés étaient de personnages qui ont donné leur sang pour la foi comme les martyrs , ou qui , ayant pratiqué les vertus dans un degré éminent , sont morts en odeur de sainteté comme les confesseurs.

Le peuple fidèle , désireux de marcher sur leurs traces , les a invoqués et honorés avec l'approbation des évêques et des pasteurs : de là vient qu'il y a des saints propres et patrons de chaque pays ; on peut dire de ceux-ci , qu'ils n'ont eu d'autre canonisation que la voix et la piété du peuple. Il y en a de canonisés par le pape , ou par les évêques seulement : autrefois on conservait dans chaque diocèse

les catalogues qu'on nommait *dyptiques*, c'est-à-dire, selon la signification du mot grec, *tables pliées en deux*, où on écrivait le nom des saints personnages qui étaient morts en odeur de sainteté, pour en faire mention au Canon de la Messe. D'abord on ne mettait dans ce catalogue que les martyrs, parce qu'ils étaient les seuls dont on faisait la fête dans les premiers siècles; ensuite on y joignit les confesseurs, et saint Martin est un des premiers martyrs qu'on y ait mis. Quand on voulait déclarer un saint, on insérait son nom dans les *dyptiques* des saints, c'est-à-dire, selon l'usage de Rome, dans le Canon; car à Rome on ne récitait les *dyptiques* que pendant le Canon, ce que faisait le diacre ou sous-diacre pour soulager le prêtre, et de là est venu le mot de canoniser un saint; et quand on excommuniait quelqu'un, on effaçait son nom des *dyptiques*. Si le saint était mis dans ce catalogue par ordre de l'évêque, il était canonisé dans le diocèse; si c'était par ordre du pape, il était canonisé par toute l'Eglise.

Dans les siècles suivans, comme dans les sixième, septième et huitième, il y eut une autre manière de canoniser les saints: c'était d'obtenir

du souverain pontife la permission d'ériger des autels sur les tombeaux des saints, et d'y célébrer le saint sacrifice à leur honneur, comme rapporte Baronius et Pierre Damien, à la fin de la vie de saint Romuald; mais depuis le dixième siècle, on a été plus réservé dans les canonisations.

Les papes ont exigé une preuve authentique de la sainte vie et des miracles du serviteur de Dieu, et après un examen exact et de grandes formalités, ils déclarent dans une congrégation générale des cardinaux, par un décret solennel, qu'on peut et qu'on doit invoquer, honorer et prier un tel, et le regarder pour saint. Saint Ulric, abbé de Clugny, fut mis au rang des saints par le pape Jean XV, par un acte qui est le premier qu'on trouve de cette espèce. Puis dans le douzième siècle, saint Huguon, évêque de Grenoble, par Innocent II, aussi bien que saint Bernard, premier abbé de Clairvaux; saint Edouard, roi d'Angleterre, par Alexandre III.

Dans cette cérémonie on donne deux décrets: le premier s'appelle béatification, et le second canonisation; ils ne diffèrent que du plus ou du moins; tous les deux se font avec la même

exactitude, mais le dernier est plus solennel et plus authentique. Dans le premier, qui est la béatification, le pape permet d'appeler bienheureux un serviteur de Dieu, et dans le second, qui est la canonisation, il ordonne de l'appeler saint, et de l'en croire. Dans le premier, il consent qu'on rende un culte religieux et public dans certains lieux seulement; dans le second, il veut qu'on lui rende ce culte généralement partout. Dans le premier, la permission d'en dire la messe est restreinte à de certains lieux, diocèses ou provinces, non pas dans le dernier. Dans le premier, on laisse le corps dans le tombeau jusqu'à ce qu'il en soit plus amplement enquis, ou si les reliques sont exposées à la vénération des fidèles, on ne permet pas de les porter en procession. Enfin, la béatification n'oblige personne, au lieu que la canonisation oblige tout fidèle.

Par tout ceci nous voyons que la gloire d'un saint est plus brillante lorsqu'il y a deux décrets qui déclarent et confirment la sainteté d'un serviteur de Dieu, que lorsqu'il n'y en a qu'un; les preuves et les recherches sont plus certaines, les miracles plus avérés; les voix et les suffrages unanimes de deux congrégations géné-

rales, ne peuvent que réveiller et augmenter la piété et la dévotion.

Ainsi l'amour de la vérité, et la vue de satisfaire ma dévotion particulière, et le désir de marquer publiquement ma reconnaissance pour plusieurs grâces singulières que je suis persuadé devoir à l'intercession de saint Bertrand, me déterminent à croire qu'il a été béatifié par Alexandre III, et canonisé par Clément V.

Je le prouve, premièrement, par l'autorité des historiens ecclésiastiques : *Tot prodigiis*, dit du Saucay dans le Martyrologe de France, *in sepulchro eminuït, ut à Clemene papa V, qui media vice in episcopatu convenarum ante apostolatam successerat, venerandum ejus nomen, quo Clemens ispe à divina regeneratione insignitus fuerat.* Les prodiges qui parurent à son tombeau, dit Baillet dans la vie de ce Saint, portèrent le pape Clément V, qui avait été l'un de ses successeurs dans l'évêché de Comminges, avant que de passer au siège de Bordeaux, à le canoniser le 16 de Janvier 1390, environ 180 ans après sa mort. Ces deux grandes autorités suffiraient, que si l'on trouve dans Olhenart de Mauléon, historien de Gas-

cogne , dans le nécrologe de l'abbaye de la Case-Dieu , le terme de *canonisari* attribué à Alexandre , je dis qu'il faut prendre ce mot *canonisari* pour un terme général qui , dans la commune signification , dénote les premières assurances que l'Eglise donne de la sainteté du Saint.

Secondement , si Alexandre III eût canonisé saint Bertrand , selon l'étendue de la signification de ce mot , les historiens en diraient quelque chose ; car ils ne manquent pas de rapporter qu'il canonisa saint Bernard , saint Edouard , sainte Hélène , vierge , et saint Canut , roi de Danemarck , ce qui doit faire croire qu'il ne fit que la béatification simple , qui valait une canonisation des premiers temps.

Troisièmement , quand Clément V leva le saint corps de terre , il n'a appelé le Saint que bienheureux : *Hanc igitur civitatem beatus Bertrandus , gloriosus Christi confessor , olim episcopus convenarum se pensis virtutum erigens post presentium cursum dierum lætus ingredi meruit.* C'est ainsi que parle le décret de sa canonisation. Ce terme dénote que le pape même était persuadé que ce qu'Alexandre avait fait n'était que déclarer le Saint bienheureux , en

quoi consiste la béatification , et que sa cérémonie était la canonisation.

Quatrièmement, après la canonisation d'un saint, on n'a plus besoin de recourir au pape; on peut l'invoquer et honorer ses reliques selon la coutume de l'Eglise, au lieu que quand Alexandre parla, il se borna à déclarer la sainteté du Saint, sans permettre de lever son corps pour porter ses reliques en public.

Cinquièmement, depuis le décret d'Alexandre jusqu'à Clément, il y eut pendant 147 ans douze évêques qui tinrent le siège de Comminges: ils faisaient l'office du Saint; ils voyaient de leurs yeux les fidèles aller en foule sur son tombeau pour implorer son intercession; ils étaient témoins des miracles qui s'y opéraient. Si la canonisation eût été faite, quelqu'un d'eux aurait entrepris de relever les reliques, et les exposer à la vénération publique. Dans cette supposition, ils auraient pu le faire de leur propre autorité; mais il n'y en eut pas aucun qui l'entreprît, marque visible qu'il fallait une permission du pape, c'est-à-dire, une canonisation universelle. Pour la procurer, il fallait suivre les formalités de la cour de Rome, s'exposer à des frais immenses que le

chapitre ni le clergé du diocèse n'étaient pas en état de supporter. Clément avait été un de ces évêques , qui portait même le nom du Saint. Retenu par ces raisons , il leva , étant pape , toutes ces difficultés , épargna toutes ces dépenses ; il n'exigea point de procès verbal , point de preuves ni d'autres formalités , parce qu'il avait été témoin oculaire des miracles qui se faisaient au sépulcre ; c'est pourquoi , pour abrégér le cérémonial de la canonisation , il vint la faire lui-même sur le lieu.

Sixièmement , le décret de la translation de saint Bertrand , peut-on répliquer , n'est pas un décret de canonisation. On se trompe ; car quand on canonise un saint , comme j'ai dit , on permet de relever les reliques , et de les porter en procession , et d'obliger tout fidèle à les honorer : c'est ce qui fut fait par Clément. Mais la différence qu'il y a , c'est qu'il est autrement dressé que s'il eût été donné à Rome , où on ne fait que permettre la translation , au lieu que par celui-ci , le pape la fait lui-même , tellement qu'il ne fut pas nécessaire d'y faire mention ni de l'examen de la congrégation des rites , des suffrages du collége , ni de l'instance de ceux qui demandaient la canonisation. Mais

(110)

il n'en est pas moins valable pour cela ; au contraire, il est plus respectacle , plus vénérable et plus glorieux pour le Saint que le pape ait lui-même fait la translation , que s'il l'eût faite faire par commission.

FIN.

